

# Les

Avril 24

1

Fabrice parut dans la chaire ; il était si maigre, si pâle, tellement consumé, que les yeux de Clélia se remplirent de larmes à la vue de Fabrice dit-il quelques paroles, puis s'arrêta, comme si la voix lui manquait tout à coup ; il essaya vainement de commencer quelques phrases ; il se retourna et prit un papier écrit. — Mes frères, dit-il, quelle est la même malheureuse et bien digne de votre pitié, vous engage, par ma voix, à prier pour la fin de ses tourments, qui ne sont autres qu'avec sa vie. Fabrice lut la suite de son papier fort lentement ; mais l'émotion de sa voix était telle qu'avant le milieu de sa prière tout le monde pleurait, même Gonzo. — Au moins, dit-il, ne me remarquez pas, se disait la marquise en fondant en larmes. Tout en lisant Fabrice se disait la même malheureuse pour quel il venait solliciter les prières des fidèles. Bientôt les larmes lui arrivèrent en face, et ayant l'air de s'adresser au public, il ne parlait qu'à la marquise. Il termina son sermon un peu plus tôt que de coutume, parce que, quoi qu'il fit, les larmes le gagnèrent à un tel point qu'il ne pouvait plus prononcer d'une manière intelligible. Les bons juges apprécèrent ce sermon singulier, mais égal au moins, par son pathétique, au fameux sermon prêché aux larmes. Quant à Clélia, à peine elle eut entendu les dix premières lignes de la prière lue par Fabrice, qu'elle regarda comme un crime atroce d'avoir pu passer quatorze mois sans le voir. En rentrant chez elle, elle se mit à pleurer pour Fabrice en toute liberté ; et le lendemain, d'assez bonne heure, Fabrice reçut un billet ainsi conçu : « On compte sur votre honneur ; venez quatre braves de la dispart, desquels vous savez sûr et demain, au moment où minuit sonnera à la Steccata, rendez-vous près d'un lieu qui porte le numéro 1 dans la rue Saint-Paul. Songez que vous pouvez être vu ; venez pas seul. » Clélia, connaissant ces caractères de Fabrice, tomba en larmes et fondit en larmes. — Clélia-t-il, après quatorze mois et huit jours de folies, de proie, ce jour-là, les cœurs de Clélia et de Clélia. La porte indiquée n'était autre que celle de l'oratoire du palais Cremona, et, dix fois Fabrice trouva le moyen de la voir sans être vu, et, un peu avant pas rapide, il passait près de cette porte, lorsqu'à son inévitable joie, il entendit une voix bien connue, dire d'un ton tranquille : — Entre ici de mon cœur. Fabrice entra avec précaution et se trouva à l'obscurité dans l'oratoire, mais vis-à-vis une fenêtre fortement grillée. Fabrice se baissa et, de trois pas, l'obscurité était profonde, Fabrice avait entendu qu'une voix dans la fenêtre, et il reconnait la grille avec la main jusqu'il sentit la main, par où il traversa les barreaux, prendre la sienne et la porta à ses lèvres qui se mouvaient à l'aise. — C'est moi, lui dit une voix chérie, qui suis venue ici pour te dire que je suis venue pour te demander si tu veux m'obéir. On peut attendre de la réponse à la joie, et au moment de Fabrice ; après les premiers transports, Clélia lui dit : — Tu n'as jamais vu, comme tu sais, de ne jamais te voir, pourquoi je te cherche dans cette chambre profonde. Je veux bien que tu saches que jamais tu ne forçais à te regarder en face, tout serait fini entre nous. Mais d'ailleurs je ne veux pas que tu prêches devant Anselmi, et ne va pas croire que c'est moi qui ai eu la sottise de faire porter un fauteuil dans la maison de Dieu. — Mon cher ange, je ne prêcherai plus devant qui que ce soit, j'ai prêché que dans l'espoir que tu serais pour je te verrais. — Ne parle pas ainsi, sois sage, il ne m'est pas permis, à moi, de te parler. Ici, nous demandons ta permission de parler, sans en dire un seul mot, sur un espace de trois années. A l'époque de ce récit, il y avait déjà longtemps que le comte Mosca était de retour à Parme, comme premier ministre, plus

### *Mentions légales*

**Directeur de publication/rédaction** : Chris Giot  
**Comité de lecture** : Joanne Chehami, Sandrine Gillet, Clothilde Kerscaven, Guillaume Kerscaven  
**Correction** : Camille Frémeau  
**Extrait de couverture** : **Stendhal**, *La Chartreuse de Parme*

**Restes** est une revue fondée et animée par l'**association Revue Restes**, siégeant au 12 rue de la Goupillerie, 27290 Illeville-sur-Montfort.

Président de l'association : Chris Giot

**ISSN** : À obtenir

Retrouvez les précédents numéros, adhérez, faites un don sur <https://revuerestes.wordpress.com/>

## Manifeste ?

C'est une histoire, ce projet de revue, une petite fiction qui se devine à l'œil nu, à l'observation de ces personnages qui s'égosillent et se débattent dans le lointain. Le lecteur entend vaguement quelque chose, il daigne écouter parce que c'est une fiction, et à force les gesticulations deviennent intelligibles, un discours se dégage qui probablement tient un peu de la comédie. Il ne manque au fond qu'un ingrédient pour que la farce soit complète, c'est le narrateur, et c'est mon rôle !

Quoi d'autre qu'une histoire, une histoire purement naïve ou naïve d'être trop sérieuse, pour porter un principe si arbitraire : « pas de franciliens ! » ; la revue **Restes** en effet, est ouverte à tous, français et francophones de tous bords, à l'exception de la première région française de l'économie culturelle (Insee, 2018). Partant de ce constat de domination, nous est venu le souhait de valoriser les autres représentants de la littérature francophone, les territoires sans podiums ni projecteurs, tous ces **restes** qui tout de même se comptent en dizaines de millions. Ce principe est un crève-cœur : combien de textes, dès ce premier numéro, avons-nous mis de côté pour leur provenance, lors que leur contenu nous mettait en appétit ! Mais notre conviction – ah, voilà que le narrateur use de termes graves ! – est que l'idée fait sens et fera lieu : nos premiers échanges avec les auteurs publiés dans ce numéro nous donnent envie de croire en la construction, humble, patiente, d'une petite communauté de la littérature alternative – ne parlait-on pas plus tôt de naïveté pure ?

Parce qu'il est bien question de littérature alternative ! Le deuxième principe de cette revue est qu'elle fait la part belle à l'expérimentation en écriture. Expérimenter, triturer, faire des essais, se tromper... Votre narrateur est particulièrement friand de Danielewski, Wallace, Pynchon, Gaddis... Mais peut-être se moque-t-on royalement de ce que votre narrateur apprécie ? Les onze textes publiés dans ce premier numéro donnent une idée de ce que nous cherchons, mais ils ne font pas foi pour autant : « pas de poésie ! » avons-nous dit, et nous voilà tantôt avec un texte en vers, tantôt avec de la prose opaque... **Restes** n'est pas une revue de poésie, c'est ce qu'il nous faut retenir, mais l'expérimentation n'a que faire des frontières, alors, alors...

Chaque lecteur a sa conception de ce que peut et ne peut être la littérature expérimentale. Certains textes, dans ce numéro, dans les suivants, seront sujets à débats pour cette raison. Nous avons retenu deux idées assez simples : la première est que l'expérimentation en littérature est affaire de forme. La forme inclut le style. Le style, parfois, est si convaincant qu'il n'est plus nécessaire de questionner l'étiquette des anges. La seconde idée est qu'un numéro de **Restes** doit contenir une part largement majoritaire de textes expérimentaux. Incontestablement expérimentaux, s'entend. De là, cochons la case !

Différents canaux s'offrent à nous pour promouvoir une autre forme de littérature. Parlons de correction, par exemple. Le travail de l'éditeur impose de retoucher un texte pour le rendre présentable, selon des critères qui tiennent à la fois du bon sens (corriger les coquilles, la syntaxe) et de l'esthétique éditoriale. Nous nous sommes occupés du bon sens. Pour le reste, il fut tentant parfois de corriger plus avant : déplacer un mot, une virgule. L'auteur peut avoir besoin de cet accompagnement ; dans certains cas toutefois, et a fortiori dans une démarche expérimentale, existe le risque de rendre les choses trop correctes, comme dépourvues d'aspérités, comme, permettez-moi, passées au rase-bouloche, et d'un coup on ne reconnaît plus son pull... →

Nous sommes une revue de création littéraire, et, peut-être plus encore, de littérature en création. D'où ce point de vue sur les corrections, d'où aussi la volonté de promouvoir des travaux en cours, des extraits, des premières versions – pourvu que la qualité...

Les ébauches disent beaucoup du travail final ; on renverra aux études d'Henri Godard sur les manuscrits de Céline, qui rendent compte de l'importance des versions, des ratures, qui donnent plus d'épaisseur au livre achevé, sans quoi peut-être sa blancheur aurait de quoi nous brûler la rétine.

Les plateformes d'écriture, qui existent en nombre sur le web, sont, nous croyons, de merveilleux outils pour rendre compte du travail des auteurs, et par ailleurs de bonnes pourvoyeuses en jeunes talents. Un heureux élu, parmi ces onze premiers, a été découvert sur l'une de ces plateformes, et nous prévoyons de valoriser cette ressource au gré des numéros.

Que vous conter de plus, de cette petite histoire, si ce n'est que la revue est gérée par l'association répondant au même nom de « revue **Restes** » et que votre soutien ([adhésion](#), [don](#)) permettra à ce projet de croître.

Que vous dire de plus si ce n'est que tous les numéros de la revue seront gratuits et sortiront tous les trimestres, que nous ambitionnons par contre de vous proposer, une fois par an, un hors-série plus volumineux en version papier, qui ne verra le jour qu'au moyen d'une campagne réussie de financement participatif.

Qu'ajouter, si ce n'est que l'association a vocation, pour se financer et par conviction, à porter des actions et projets autour de la création littéraire et que vos propositions sont les bienvenues.

Que dire, que dire, si ce n'est :

Bienvenue en extramuros !

# restes

Revue de l'autre côté...

## Sommaire

|   |    |
|---|----|
| Textes  | 6  |
| Kevin Delobelle, <i>Troyes ou La nuit éblouie</i>               | 7  |
| Philippe Minot, <i>Les miroirs ternis et les flammes mortes</i> | 11 |
| Sarah Ortolan, <i>Hard Feelings</i>                             | 12 |
| Scripta 21 - Anne Paulet, <i>Dans le ciel aujourd'hui</i>       | 18 |
| Pierre Fontanel, <i>Vains écrivains de province ?</i>           | 19 |
| Yann-Fanch Perreau, <i>La Léproserie</i>                        | 26 |
| Loïc Le Doeuff, <i>Scribouillards, mes frères !</i>             | 28 |
| Emmanuelle Safi, <i>La Danseuse aux Coquilles Bleues</i>        | 32 |
| Martin Zeugma, <i>Derrière les oreilles</i>                     | 39 |
| Cécile Causse, <i>Le pingouin</i>                               | 40 |
| Une lettre  | 42 |
| Patxi Brodkey, <i>La résurrection du Pequod</i>                 | 43 |
| Exercices   | 49 |

Textes

# Troyes ou La nuit éblouie

Kevin Delobelle

Rhône (69)

Il y a les voyageurs et il y a toi, qui n'as jamais osé partir.

Tu es né là, pourquoi vivre ailleurs ? Bien sûr, à dix-neuf ans, tu t'es acheté une voiture, pour aller au travail, pas pour partir. Matin aller, soir retour, jamais d'autres trajets que ceux routiniers. Tu ne dévies pas, seulement en soirée, après quelques verres que tu ne comptes plus, que tu ne comptes pas de toute façon. Tu as eu des exceptions, deux précisément, quand tu t'es octroyé des vacances. La première fois en Espagne, à vingt ans avec des potes, pour boire et baiser. La deuxième dans le sud, l'année dernière, rencontrer une tante et des cousins que tes parents refusaient de revoir. Ces retrouvailles ne se sont pas si bien passées : on t'a reproché, tu ne sais trop pourquoi, de ne pas tant parler.

*Dire quoi*, que tu as beuglé comme un chien qui aboie. Ils se sont tus et le silence, alors, n'était plus celui de la mesure. Il était temps de rentrer.

Le décor c'est Troyes, c'est dans l'Aube. L'Aube c'est le début de la journée, de chacune d'elles, de chaque matin, du matin de ta première respiration aussi, en mars 1991 à la clinique de Champagne. Ton père, ta mère, y sont nés comme toi, mais dans les années 50. Ils y sont morts il y a peu, presque en même temps, à quelques mois d'intervalles qui forment ensemble une année à peu de chose près. Alors l'Aube les a éteints, et ça aurait dû s'appeler le crépuscule, mais on ne change pas le nom des villes, encore moins des départements, donc l'Aube a englouti leur vie et maintenant ton existence à chaque tombée du jour.

Tu ne quittes jamais Troyes et son agglomération. Quasiment jamais du moins, puisque tu vas de temps à autre à Bar-sur-Aube ou à Nogent-Sur-Seine, pour retrouver des connaissances et te bourrer la gueule.

Il y a une fois cependant, on s'en souvient, tu m'as appelé sous coke. Tu étais à la sortie de l'autoroute A5 au volant de ta Punto moisie. Tu voulais fuir, loin, te donner une chance de je ne sais quoi. T'avais pas de destination en tête, juste ne plus pourrir là. Moi je n'ai rien dit, à peine rien, j'ai formulé quelques mots, juste ok, je pense que tu as besoin de ça. Mais le lendemain, même heure, tu m'as rappelé pour me demander comment j'allais, comme si la crise d'hier ne s'était jamais manifestée. On n'en a plus discuté de ça, de toute façon tu aurais raccroché à la moindre évocation d'un quelconque événement de la sorte. Et de ce que je sais, de ce que tu veux bien me dire, à peu près tout ou presque il me semble, tu n'es jamais allé beaucoup plus loin que Montereau-Fault-Yonne, imbitable nom de ville, à moins d'une heure de la capitale. →

## Troyes ou La nuit éblouie

Voyager est un mot vague qui appartient aux autres. Ce n'est pas une question de moyens – tu gagnes plutôt bien ta vie – mais d'éducation. Quand on a eu l'habitude d'aller partout, c'est facile de partir ailleurs. Toi, on ne t'a jamais amené nulle part, on ne t'a jamais invité non plus dans une ville ou un pays qui donne envie de voir autre chose que Troyes.

Pourtant la Champagne n'est pas la plus belle région de France, pas la plus moche non plus, je suis d'accord. Mais tout de même, quitte à choisir : les Alpes, les Pyrénées, ou je ne sais quel massif plus montagneux et verdoyant que ces vallées ou forêts du coin valent bien mieux. Peut-être, et c'est même une certitude, que tu n'as pas assez de points de comparaison. Alors c'est ainsi, c'est gravé sur ta peau, l'Aube, Troyes, comme la carte postale d'un unique voyage : celui de ta vie.

Une fois nous sommes tombés d'accord : nous avons trouvé que le terme de médiocre était approprié. Juste ce qu'il faut. 10/20. C'est vrai que Troyes n'est pas si mal, à une heure de Paris, l'équivalent d'un battement d'ailes de pigeon. Troyes possède aussi son bout de la Seine, avec son unique péniche qui sert de tout : de bar, de restaurant et de boîte de nuit. Il y en a eu des histoires dans cette péniche, elle vaut tout Paris à tes yeux. Le centre-ville est mignon, historique pour quatre-vingt rues, avec des maisons à pans de bois. Une artère principale, la rue Émile Zola, avec ces mêmes magasins que l'on retrouve dans chaque ville de France. Autour, quelques ruelles mignonnes, certes, mais pas plus d'une dizaine, que tu as arpentées tant de fois sans qu'elles ne se renouvellent jamais.

Voilà, on a fait le tour.

Avant, autour, à l'extérieur, il y avait les magasins d'usine et ça, merde alors, ça a attiré du monde, jusqu'à des cars entiers de Chinois. Mais les années 90 c'était il y a plus de 30 ans et maintenant, avec internet et tout le reste, personne ne vient plus à Troyes pour ça. Tout ferme aujourd'hui, chaque boutique, les unes après les autres. Une disparition mortuaire. Il faut dire que c'est bien laid cette avenue de magasins appelée "Marques Avenue". Ça ressemble à un grand parc d'attractions dédié à la société de consommation. Les familles y marchent main dans la main pour y acheter leur Lacoste à moindre coût. Mais encore une fois, ça c'était autrefois, il y a un autre temps. Maintenant le p'tit polo crocodile y coûte aussi cher qu'ailleurs. Il faut dire qu'avec la délocalisation de l'usine en Asie il y a bien des années, les Chinois peuvent rester là où ils sont nés, eux aussi, pour acheter leur Lacoste, il fallait s'y attendre.

Donc voilà, on a fait le tour de l'attractivité de Troyes, en meublant un peu, il faut bien.

On s'est rencontrés à Troyes, évidemment. On avait onze ans, en sixième B, à la cour de récréation du collège Marie Curie. Moi je débarquais des Ardennes. On venait d'emménager avec mes parents et



## Troyes ou La nuit éblouie

je n'avais pas pu être présent lors de la rentrée des classes puisqu'on était sur la route. Il faut se rendre compte : louper le premier jour du collège c'est terrible, surtout quand l'on vient d'ailleurs et qu'on ne connaît strictement personne. Je m'étais dit que c'était fichu, que j'étais déjà bien timide, pas bien gaillard et que, comme en primaire, je n'aurais pas beaucoup d'amis, tout au plus quelques branques dans mon genre. Je me suis trompé, personne n'est venu me parler lors de mon premier jour. Et puis, oh, la gaffe merde. On ne m'avait pas dit qu'il fallait lever la main pour répondre en classe. En primaire les instituteurs me laissaient participer sans contrainte, sans doute parce que peu d'élèves possédaient l'enthousiasme que j'avais à apprendre. Je m'en souviendrai toujours de ce que m'a dit la prof' de Français, Madame Lacraie – ça ne s'invente pas : *Kevin, ça fait quatre fois. Maintenant j'aimerais que tu lèves la main pour répondre.*

J'étais rouge ! Mais d'un rouge si vif qu'on aurait pu se demander si je n'allais pas exploser de honte. Ça n'a pas loupé, pendant presque deux mois je n'ai plus osé participer, main levée ou non.

Ce jour-là j'avais envie de chialer. J'étais sans ami, avec des lunettes qui me donnaient un air d'intello, moqué de tous j'en étais certain. Je suis allé m'asseoir sur un banc en pierre de la cour du collège, les pupilles moites, stoïque. Le vide.

Et puis toi. T'es arrivé droit, tes mains rangées dans les poches de ton blouson, un air de gaillard comme tu as toujours eu, et tu m'as demandé, calme, d'une voix limpide et claire : *tu veux venir parler avec moi ?*

J'ai répondu oui et rien de plus.

À cet instant tout commence entre nous et je ne sais pas quand cela finira.

Je suis parti bien plus tard, lorsqu'il a fallu commencer mes études. J'ai traversé la France : Lille, Paris, Rennes puis Lyon, où je me suis enfin installé. Toi tu n'avais jamais bougé, toujours là, à Troyes, comme le mur porteur de notre adolescence. Tu n'es jamais venu me voir quelque part. Tu avais toujours une excellente excuse pour ne pas prendre le train ou la voiture et ainsi quitter tes frontières imaginaires.

Tu le sais, je n'ai pas toujours compris. Même, je dois le dire, j'étais furieux de tant d'inertie. Je t'ai trouvé lâche et souvent pathétique. J'ai eu des mots durs, effrayants même, comme lorsque j'ai pu te cracher au visage que tu étais une tombe déjà creusée.

Alors parfois on ne s'est plus parlé, même qu'une fois ça a duré une année entière !

Lors de nos retrouvailles j'étais venu chez toi passer la soirée. J'étais fatigué par le travail... éreinté même, proche du burn out. Et d'ailleurs j'ai explosé ce soir-là. La nuit avait teinté mon cœur, l'engloutissant si violemment que je ne savais que crier pour continuer à exister. →

## Troyes ou La nuit éblouie

On appelle ça une crise d'angoisse apparemment.

J'ai commencé à marcher en rond dans ton trois pièces en parlant tout seul. Ça t'a fait peur que j'aie l'air autant effrayé d'un truc invisible. Et puis soudainement, j'étais en sueur et j'ai démonté la porte de tes chiottes d'un violent coup de poing. La crise s'est alors arrêtée et j'ai pleuré au sol. J'étais inconsolable. C'était devenu trop dur... de partir partout sans savoir où je vais, sans pouvoir jamais réellement m'installer, me poser, vivre quelque part pour respirer à pleins poumons la douceur du quotidien.

Ça t'a atteint comme si c'était toi qui venais d'implorer.

Tu as fait quelque chose qui ne te ressemble pas. Tu t'es approché, sûr de toi, et tu m'as pris dans tes bras. C'était une accolade familiale, comme celle que donne un parent à son enfant apeuré par les monstres de son placard. Et puis tu m'as dit, sans que ta voix ne déraile :

*Si tu as besoin, si parfois c'est trop dur, tu sais que je serai toujours là, ici. Alors tu pourras venir avant de repartir plus fort. J'sais que t'aimes pas trop la ville, mais moi tu m'aimes bien : on est potes. Et au pire, y a que moi qui te verrai comme ça. Donc ça devrait aller. Ouais, ça ira.*

Un phare ne brille pas pour lui, mais pour les autres. Avec toi j'ai compris qu'il n'y a pas d'inertie, pour personne, il y a des lueurs pour chacun. Elles nous permettent de continuer à avancer, à tâtonner.

Peut-être bien que tu ne quitteras jamais Troyes. Ça t'appartient.

Et puis le jour où tu disparaîtras d'ici, la ville s'éteindra. Elle aura perdu sa plus belle lumière qui continuera, toujours et encore, à voguer, étincelante, dans une Punto moisie.

La Champagne, vraiment, est un abysse dont on se serait bien passé. Mais en quelque sorte on l'a vaincu : on brille comme les vagues luisent la nuit sur les bords de mer. C'est très beau. Et si tu ne pars jamais les voir, je t'enverrai des photos.

À très bientôt.

Auteur réalisateur actuellement Lyonnais mais ayant grandi dans l'Aube, **Kevin Delobelle** écrit des nouvelles qui flirtent avec le témoignage, à la croisée de la vérité et de la fabulation.

Vous pouvez le retrouver sur le site de **sa société de production** et sur **Instagram**.

# Les miroirs ternis et les flammes mortes

**Philippe Minot**

Marne (51)

- Je retournerais bien dans le café sordide, qui n'a pas changé depuis tant d'années, tenu par une petite vieille, pas loin, découvert au hasard d'une promenade. Pression fade, nappes fleuries plastifiées épaissies de bulgomme, canaris pépianant dans la grande cage rouillée, chien aveugle désœuvré, napperons en dentelle, nymphéas bleutés sous cadre doré, caoutchoucs surannés et misères retombantes... et droit de fumer dans la grande pièce vide : le salon d'une grand-mère taiseuse aux cheveux rares et filasses.

- Il a fermé. Rideaux empoussiérés et publicités délavées hors d'âge en vitrine. Bientôt une échoppe pour vapotage ou des studio-kitchenette-parking pour étudiants d'outre-monde.

**Philippe Minot** est né à Fribourg-en-Brisgau (RFA) le 7 août 1965. Il grandit à Montpellier, Metz, Versailles, réalise ses études à Paris VII-Jussieu puis à Lyon II-Lumière : DEUG et licence de lettres modernes puis DEA de littérature comparée en 1989. Il est enseignant de français depuis 1990, en poste en collège à Reims depuis 1991, devant des élèves en grande difficulté scolaire.

Il a publié deux recueils de haïshas chez **L'altérité** et un recueil de poèmes érotiques, commandable chez **Christophe Chomant**.

# Hard Feelings

Sarah Ortolan

Calvados (14)

Il a des visions. Où il voit la Terre exploser. D'un ciel qui se couvre et de nuages qui se rapprochent.  
La nuit va bientôt tomber.

Il est agent de nettoyage. Dans une école.  
Les gens pensent qu'il mène une vie misérable. Mais il y a ce qu'il a dans la tête.  
Ce qu'il fait.

Sa mère, elle lui dit tout le temps : « T'es fagoté comme l'as de pique ». Elle est bizarre, sa mère.

Tous les soirs, quand il rentre du travail, il dessine à la table de la cuisine. Il a sur les doigts tant de taches d'encre qu'elles ne s'effacent jamais. Il y en a aussi dans le bois de la table. Incrustées. Ça la rend folle, sa mère.

Il utilise des feuilles format A4 de papier fin Esquisse, des stylos Bic bleus, noirs, rouges et verts, que vous pouvez acheter au supermarché du coin, et une grande règle graduée de quarante centimètres. Ça, c'est pour la partie technique, au cas où ces détails-là vous intéresseraient. Il pense qu'il faut faire attention aux détails.

On dit : Le Diable est dans les détails. Lui, il croit que c'est le contraire.

Il vous demande si vous avez déjà regardé tourner une machine à laver ? Pendant tout un cycle, il veut dire. Lui, oui. Il trouve magnifique la façon dont ça gargouille et ça se déplace là-dedans. Comme les produits se déversent au rythme qu'on leur a demandé. Vous pouvez leur parler : une fois partis, vous ne les arrêterez pas.

Sa mère prépare à dîner, mais il ne mange pas comme elle. Seulement des petits morceaux de pain de mie – vous savez, celui qu'on utilise pour faire les sandwiches –, trempés dans du café ou du lait. Comme un oiseau. C'est pour ne pas s'étouffer. Il a donné une fois à manger à un oiseau.

Ainsi, il n'a pas besoin de s'arrêter de dessiner. Sa mère va toujours se coucher avant lui. Il a le droit de laisser la petite ampoule →

## Hard Feelings

au-dessus de la table allumée. Ce n'est pas grand-chose, mais il a déjà les yeux abîmés, de toute façon. Sans ses lunettes, il n'y voit presque rien. Seulement un kaléidoscope de couleurs. Ça ressemble à ce qu'il dessine. Il se passe parfois de ses lunettes, pour certaines parties. Mais il a besoin de les mettre pour tous les petits détails. Je vous ai déjà dit à quel point c'est important pour lui.

Dans le calme de la nuit, les pensées affluent. Certaines sont agréables, d'autres non. Il ne fait pas le tri. Il y a des choses qui se sont passées pendant la journée, et des trucs qu'il a entendus à la radio ou vus à la télévision de la cantine, où il s'assied après que les mêmes sont partis. Et tout se mélange.

C'est là que ça se produit. Sa main droite est saisie, engourdie. Un peu comme quand il s'endort dessus et qu'à son réveil il doit la secouer, aussi désarticulée que si elle appartenait à un mort. Et puis, elle se met à dessiner toute seule.

Il se laisse faire. Ce que les gens ne savent pas – il me dit de vous le dire –, c'est qu'il faut accepter pour que cela se produise. Tous ceux qui prient, qui vont dans les temples, qui apprennent des textes et les récitent par cœur ; ceux qui allument des bougies, qui achètent de l'eau, et des encens, et des médailles, qui font sauter des bus et des aéroports. Au fond, ils ne savent pas se laisser faire.

Il y a des personnes qui dessinent d'un trait. Lui, il revient sur chaque détail, il repasse, il y retourne jusqu'à plus soif. Le matin, il est souvent encore à table. Il n'a pas besoin de dormir beaucoup. Deux ou trois heures lui suffisent. Selon lui, les gens dorment trop, en général. Essayez, et vous verrez.

Sa mère, elle ne comprend pas. Elle lui dit : « Tu vas le lâcher, ce satané stylo ! » ou « T'as pas fini, oui ? ». Parfois, il se dit qu'il ne va pas s'asseoir dans la cuisine en rentrant, qu'il a fini, oui. Mais il y a toujours quelque chose de nouveau qui se pointe, comme une bulle qui monte à la surface de l'eau et qu'il faut vite, vite attraper avant qu'elle n'éclate.

Le soleil n'a pas encore disparu. C'est la seule chose pour laquelle il interrompt son travail. Pour vérifier. Il n'aime pas être surpris par la nuit. Cette cloche noire qui nous tombe tous dessus.

Il ne lui en veut pas, à sa mère. Ça n'a pas été facile pour elle. Il n'a pas connu son père. Faut dire qu'il n'était qu'un gamin, à sa naissance. Ça s'est passé dans le petit appartement qu'elle louait à l'époque. Il y avait un ami, ce jour-là. Sa mère était la plus vieille des trois. →

# Hard Feelings

Elle s'est mise à perdre les eaux, comme ça, d'un coup. D'abord, ils ont essayé de l'aider. Puis ils se sont sauvés en courant. Ils l'ont laissé finir toute seule. Ils ont pris peur, je crois.

C'est sa mémé qui s'est occupée de lui lorsqu'il était bébé. Elle a tricoté une couverture pour lui. Il s'en souvient encore. Il y avait des tas de brins en laine de toutes les couleurs qui s'entremêlaient selon des chemins tortueux qu'il essayait de deviner. Quand on les regardait de près, les fils serrés les uns sur les autres avaient l'air de bouger, de devenir vivants, comme des petits vers bariolés. Il n'a qu'à fermer les yeux pour revoir l'enchaînement exact des nuances et des formes.

Après ça, il y a eu la Grande Maison. Comme c'était dur de bêcher dans le froid ! Il se souvient de la terre gelée dans laquelle sa pioche ne voulait pas s'enfoncer, et de ses gants qui glissaient sans cesse. Il devait les retirer pour souffler sur ses doigts presque roides, pareils à de petits animaux glacés qu'il fallait ranimer.

Toute la journée, il attendait qu'on leur donne leur barre de chocolat à cuire fourrée dans du pain et de se retrouver à table, dans la cuisine, engourdi par la chaleur du poêle, les yeux baissés sur le carrelage marron et les mille éclats du néon qui se diffractaient dans les verres épais de ses lunettes, sourd aux brimades des autres et aux chiquenaudes qui pleuvaient sur son crâne.

« Passe-moi le sirop, débile ! »

On est tous débiles, ici, il se disait.

Ça a commencé à se produire à cet endroit. Il ne se rappelle rien avant, en tout cas. Il a trouvé un morceau de craie par terre, pendant l'étude, qu'il a gardé dans un trou de son matelas, sans savoir pourquoi. Une nuit, quand tout le monde dormait, il raconte qu'il s'est senti invité par une force bienveillante à se lever et à dessiner sur le sol, sous son lit. C'est ce qu'il a fait.

Il se souvient à quoi ça ressemblait. C'était comme une toile d'araignée ou un filet géométrique complexe. Ça lui a fait penser à un corbeau mort qu'il avait vu par terre, un jour. Il l'avait retourné avec son pied et des milliers d'insectes microscopiques s'en étaient échappés, allant vers on ne sait où.

Après cela, les autres le frappaient beaucoup moins fort et moins souvent. Il n'est plus allé à la grange avec eux, pour faire des choses douteuses dans la paille chaude.

Il aime se promener près de la décharge. Il trouve fou ce que →

## Hard Feelings

jettent les gens. Lui, il ne jette jamais rien. Il pense qu'il faut être gentil avec les choses, et tout ce qu'elles font pour nous. Il garde chacun de ses stylos, par exemple, et quand ils sont vides, il les allonge les uns contre les autres sur le bureau de sa chambre. Ils se suivent sur une distance d'un peu plus d'un mètre, à présent. «Un écrivain ne laisse rien perdre», disait Fitzgerald. C'est vrai pour lui aussi.

Dans la rue, il trouve parfois de belles chaussures, des pelotes de laine intactes, ou des meubles intéressants. S'il y a des bouts de ficelle quelque part, il les met dans sa poche et il les ramène chez lui pour les nouer aux autres qu'il a déjà. Ça n'a l'air de rien un petit bout de ficelle, mais s'ils se mettent à plusieurs, ça peut devenir très long.

Une fois, sa mère a cassé son étendoir à linge, et le jour même il en a trouvé un sur le bord de la route, en tous points similaire, à peine rouillé, avec les pinces en sus, qu'il lui a offert en rentrant à la maison. Sur le moment, elle a eu l'air vraiment contente. Il a cru qu'elle allait l'embrasser, ce qui n'arrive jamais, même à Noël. Mais quand elle a vu qu'il ne venait pas d'un magasin, elle le lui a rendu d'un air dégoûté en disant : « Remets cette vieillerie où tu l'as trouvée. »

Pourtant, un étendoir, c'était bien ce qu'elle voulait, non ? Aucune suite dans les idées. Les gens veulent toujours des choses neuves, pour les abîmer et les jeter eux-mêmes. Ça lui échappe.

Quand il lui arrive de prendre le bus, il regarde les autres autour et il lui semble les entendre penser tous en même temps. Ça fait comme le bourdonnement de plusieurs télévisions ou radios, branchées sur des stations différentes. Un brouhaha impossible à suivre, mais pas désagréable.

Il est pris de vertige devant toutes ces existences ramassées sur elles-mêmes. Ce flux tiède et continu de pensées, d'envies, de rêves même, dans la norme, sous le seuil de l'acceptable. Et chacun d'entre eux se sent spécial. Unique et spécial. En dialogue privilégié avec Dieu, réceptacle de signes et de messages qu'Il leur chuchote au creux de l'oreille. Comme les marmots à l'école, qui croient que le monde est en révolution autour d'eux.

Ça le fait penser aux machines, ça, à la bêtise des machines qui tournent à vide. Toutes ces conversations conniventes, ces habitudes mesurées, ces espoirs de vacances, et jusqu'aux souvenirs d'enfance – ça le rend si triste les souvenirs d'enfance, il ne sait pas pourquoi, est-ce que ça vous fait ça à vous aussi ? — qui semblent avoir été programmés à l'avance par une main invisible, pour plaire à quelqu'un



# Hard Feelings

ou satisfaire un Ordre secret. Existe-t-il un tel Ordre? Parfois, il se le demande.

Comme il se demande s'ils savent qu'il y a quelque chose derrière. Sous la surface. Sous la surface des roses.

Oui, il le pense – et il y a tout de même du réconfort dans cette idée –, qu'il est toujours un moment dans une vie (une heure, une brève seconde) où le voile se soulève à demi, où le nappage se craquelle, se fend, où ils se penchent et regardent.

Femme au foyer désœuvrée devant sa baie vitrée, attirée par le rougeoiement du soleil juste avant qu'il ne disparaisse sous l'horizon.

Petite fille au milieu de la nuit, les yeux ouverts dans le noir.

Adolescent accroupi dans la cabine de douche, qui n'entend plus ses parents l'appeler pour dîner.

Enfant ou adulte, perdu dans la forêt, qui aperçoit des formes bizarres et qui rencontre la vraie terreur.

Celle qu'on trouve aussi dans une cave lorsqu'on comprend trop tard qu'on n'aurait pas dû y entrer et qu'on est vraiment sûr, alors, de ne plus jamais en sortir.

Il les atteint parfois, il les dessine avec son stylo. Ou sont-ils seulement des doubles? Des silhouettes qui leur ressemblent, tremblantes, décalquées du réel. Puis mises en relief, lustrées, et érigées sur la toile comme des pierres précieuses.

À midi, il ne mange pas au réfectoire, car les gosses font trop de bruit. Sa mère lui prépare toujours ses sandwiches, qu'il fractionne en plusieurs éléments et mange dans l'ordre ou le désordre.

Il se balade dans les décombres. Il prête attention au ciel, à sa couleur, à ses mouvements.

Un jour, il n'a pas eu faim en sortant de l'école. Il a marché jusqu'au petit tunnel en pierre, le cœur serré par une urgence mystérieuse. Juste avant d'y entrer pour lire les nouvelles inscriptions, il lui a semblé que les murs humides se soulevaient imperceptiblement, comme au rythme d'une respiration. Il est resté devant, l'oreille tendue. Il a vu une petite lueur apparaître au bout, et scintiller si fort qu'elle l'aurait aveuglé s'il ne s'était pas trouvé à l'autre extrémité du passage. Une voix s'en est élevée, qui lui a dit: « Tu n'es pas agent de service. Tu es artiste », avant de s'évanouir.

Il n'y a pas eu de trompette, et ce fut aussi rapide qu'un battement de cils. Il pense que ça s'est passé ainsi pour Moïse, auprès du buisson ardent. →

## Hard Feelings

Après ça, il s'est senti un peu tourneboulé. Il a marché dans la forêt, jusqu'à cet endroit qu'il aime bien car la vue est dégagée et qu'on peut y voir la vallée brumeuse et la grande maison sur la gauche sans être vu. Il est resté dans l'ombre.

La terre était retournée. Il y avait des planches de bois éparses, qui avaient sans doute été des meubles, abandonnés depuis très longtemps, ou des éléments d'un grand feu, allumé par on ne sait qui.

Il a sorti son sandwich de son plastique et l'a posé sur la terre humide. Un grand oiseau l'a regardé. Il ressemblait à un faisan.

Depuis, il y retourne tous les jours. Personne ne le sait, même pas sa mère. C'est son secret.

Il a toujours une petite appréhension au creux du ventre quand il arrive à ce promontoire, dont on ne voit rien avant d'y être. Mais il reste confiant, car il sait que c'est Sa Main qui le guide. Comment le sait-il ?

Les sandwiches sont toujours là. Intacts. Qui l'attendent.

Tout a un sens et un ordre qui tourne, avec les détails que trouvent insignifiants ceux qui regardent sans voir.

Et les bruits que font les oiseaux, autour. Leurs roucoulements excités et interrogatifs. Et comme ils piétinent respectueusement autour des piles les plus hautes. Ils n'y ont jamais touché. Ils savent.

La nuit est déjà tombée, mais il ne la guette plus, à présent. Il s'attelle à sa tâche avec minutie, le visage collé à sa feuille au point que la monture de ses lunettes lui rentre dans l'os du nez. Il ne se rend pas compte. Il ne regarde même pas vraiment ce qu'il fait. Il se laisse faire, vous vous souvenez ?

Les gens pensent qu'il mène une vie misérable. Mais il y a ce qu'il a dans la tête.

Ce qu'il fait pour Dieu.

De temps en temps, il arrive que la petite ampoule au-dessus de la table s'éteigne. Parfois, cela se produit pendant la nuit, quand sa mère dort. Il ne la change pas tout de suite.

Il s'interrompt un instant, le temps de goûter au silence profond du cœur de la nuit.

Et il sourit dans le noir.

**Sarah Ortolan** a trente-six ans et est psychologue de formation, spécialisée dans le neurodéveloppement. Elle a exercé en établissements médico-sociaux, ainsi qu'en libéral. Elle vient d'achever son premier roman, un thriller psychologique se déroulant dans une station balnéaire normande.

# Dans le ciel aujourd'hui

## Scripta 21 - Anne Paulet

Hérault (34)

Dans le ciel aujourd'hui les nuages ressemblent aux traces d'un pinceau. Par quelle main et pour quel tableau ? Dans la mer, danses vagues, Néréides sans algues, le soleil les protège et le mont les éclaire ; Lune saveur, cailloux brillants. En l'air ce jour, les parfums se rassemblent. Par quels naseaux, pour quel bateau ? Par les fers attachés, par les poignets d'acier, les gestes s'élancent. Ils brisent le silence, émanations des maux.

**Anne Paulet / Scripta 21** alias Apolonie des Lyres ou Celentis est l'auteure d'ouvrages sur la création artistique et la photographie, de fictions et textes publiés dans des revues papier et numérique (*Biche Fauve, Cabaret, Catalpas, Fevers of the Mind Poetry, Festival Permanent des Mots, Ffwl Lleuw, Lichen, Paysages écrits, Zaporogue...*) et sites internet (*Margutte, Récit-Page*).

Vous pouvez la retrouver sur **ce blog**, ou bien **celui-ci**, ou encore sur **Youtube**.

# Vains écrivains de province ?

Pierre Fontanel

Cantal (15)

*Je mentirais si je prétendais arriver à lire tous les jours.  
Mais ce qui me rassure, c'est qu'il ne se passe pas un jour sans que cela  
me manque.*

E. Macron

Ainsi Martin en avait connu, en Province, de ce type d'écrivains. Pas des écrivains occasionnels, à la petite semaine, plus ou moins imposteurs ou opportunistes, des narcissiques qui racontent leurs petites misères, non, des vrais, car ils vivaient sûrement autant, voire plus que quiconque, le sacerdoce de l'écriture. Toutefois, il les percevait errant dans les limbes de la confidentialité, quelque part dans ces cercles successifs qui vous font quelquefois doucement migrer de l'anonymat à la reconnaissance locale. Des soutiers de la culture subventionnée, ces passionnés de l'expression du sensible qui hantaient les résidences d'écrivains, les colonnes de journaux régionaux et les interventions dans les médiathèques. Pour un public souvent restreint, ils se donnaient sans compter, espérant secrètement que, parmi les quelques lettrés ou représentants de l'intelligentsia d'une modeste ville de province, oubliée de tous, leurs mots éveilleraient un écho inédit chez quelque nouveau converti. Sans compter, ou presque, car la convention qu'ils signaient avec les chargés de culture et de communication des Communautés de communes voire quelquefois des Régions, ou bien la bourse qu'ils obtenaient auprès des dispositifs chargés de maintenir le livre, le spectacle, l'art ou la poésie en vie, constituait souvent la condition nécessaire à l'exercice de cette chose que d'autres auraient considérée comme inutile, superflue. Et puis, il devait y avoir, bien évidemment, aussi, pour certains, la vague idée d'une œuvre à construire, d'une postérité qui, un jour, reconnaîtrait de fait le travail accompli.

Depuis que Martin les avait vus pour la première fois en chair, avec leurs problèmes de la vie matérielle, leurs mallettes datées, leurs véhicules fatigués, leurs lunettes qu'ils ne sortaient coquettement qu'au moment d'une lecture, leurs confidences involontaires sur les coulisses de leur existence de femmes ou d'hommes comme vous et moi, il n'avait, le plus souvent, jamais eu d'autres occasions de les voir ou de les entendre. S'il avait fait leur connaissance, s'il avait attentivement →

## Vains écrivains de province ?

écouté leurs paroles, assisté à l'exécution publique de bribes de leur production par des lectures, des spectacles ou des expositions ponctuelles, c'était bel et bien grâce à un dispositif de médiation parmi d'autres, l'initiative de chargés de projets culturels, la volonté lointaine de décideurs : une présence subventionnée en quelque sorte. Ce n'était pas Martin lui-même qui était allé demander l'intervention dans ses classes de tel ou tel qu'il connaissait et pratiquait. Il n'avait jamais eu même l'idée de suggérer le choix de celui-ci ou de celle-là qu'il aurait admiré, pour une résidence d'écrivain. Oui, quelqu'un qu'il aurait apprécié, qu'il aurait lu le soir et aurait fait reposer sur sa table de nuit. Il en était bien incapable, ignorant de la production contemporaine nationale, il l'était encore plus de toute vie artistique locale. Et voici que ces femmes ou ces hommes, sortis de nulle part, bien planqués dans les interstices de la diagonale du vide, et lui, Martin, petit enseignant obscur de campagne, devenaient soudainement complices, compagnons de pratiques culturelles, piliers de librairies, duettistes des médiathèques, co-animateurs d'ateliers d'écriture ! Et tout cela au nom de la sacro-sainte culture, de l'émancipation de la jeunesse, du désenclavement des territoires, de la convivialité artistique, du bonheur de la création qu'il fallait faire partager, en un mot au nom du bien. Et justement, pour bien faire, pour être honnête avec lui-même, il aurait fallu que lui, Martin, fasse l'effort de s'intéresser à leur œuvre, reste en contact avec la conteuse ou l'acteur après leur travail commun, s'enquière de leur carrière, de leur production. Un travail d'admirateur, de lecteur actif, d'éditeur presque. C'était trop demander, lui qui n'arrivait pas à se consacrer un minimum à sa propre production. Et puis, il était habitué à ce que la culture lui parvienne apparemment naturellement, s'impose tranquillement par des voies sur lesquelles il ne s'était pas suffisamment interrogé. Ainsi, les divers intervenants qu'il avait fait venir dans ses classes ne reparaissaient plus jamais à son horizon, chassés par d'autres prétendants aux aides toujours plus minces que les politiques culturelles voulaient bien allouer.

Ces artistes de la ruralité, ils n'avaient pas percé, comme l'on dit. Le temps, non plus, ne leur avait pas apporté, même dix ans, même quinze ans plus tard maintenant, la reconnaissance d'une plus grande ampleur que leur art était en droit d'attendre. Ils restaient implacablement cantonnés aux territoires. D'autres, à la gloire superficielle et souvent éphémère, pendant tout ce temps, occupaient les devantures des librairies, étaient propulsés par la machine publicitaire de la grande édition, vous savez, celle qui fait résonner votre nom et briller votre portrait, accompagné d'extraits de critiques choisis, dans les encarts des journaux prestigieux, tout au moins connus de tous. Toutes ces icônes du petit milieu littéraire-artistique qui, pourtant, comme eux, produisaient de la pensée écrite, imitaient le →

## Vains écrivains de province ?

foisonnement des existences au fil des paragraphes, ceux-là habitaient apparemment dans une autre sphère, à d'autres niveaux, inaccessibles. Un monde où les années passaient sans eux, où de nouveaux livres aux rentrées littéraires sortaient toujours, inépuisables. Bon an, mal an, ne discontinuait pas le flot d'interventions célébratrices, d'adaptations cinématographiques bienvenues, pour les autres, les autres jeunes primo-romanciers prometteurs, grands conteurs confirmés de notre bien malade société ou vieux briscards adulés de l'autobiographie inlassablement exploitée, ceux-là, avaient toujours une actualité. Revenaient les vagues de la production officielle, régulières, l'automne et ses prix littéraires, la rentrée de janvier, les polars de l'été, la sortie du dernier Houellebecq, du nouveau Carrère, vagues régulières qui, chaque année, déferlaient avant de disparaître, en s'infiltrant plus ou moins doucement puis recouvertes inlassablement par les suivantes. Les auteurs qu'avait côtoyés Martin n'en faisaient jamais partie, tenus à distance du mouvement par leurs pesanteurs provinciales, leur relégation dans des obscurités d'éditeurs marginaux. Même si ce monde de l'écrit était en train de disparaître, même s'il continuait encore, comme si de rien n'était, porté par l'inertie de vieilles traditions, il devait paraître à la fois bien enviable et bien injuste à ces artisans de l'action culturelle.

Pourquoi était-ce d'eux que l'on parlait et reparlait avec les saisons ? Avaient-ils vraiment quelque chose de plus pour avoir été choisis comme poulains réguliers du manège médiatique ? Était-ce le talent qui les hissait naturellement en tête d'affiche, ou bien s'agissait-il, comme il se disait, d'une petite société de fils de, d'amis obligés, ou de boudruches publiques qui se perpétuait ainsi ? Des têtes devenues familières auprès du grand public à force d'être montrées partout, tout le temps, régulièrement, avec presque de l'acharnement, et devenues, à force, communes, que les derniers fidèles des librairies aimaient à retrouver, comme pour se rassurer. C'était peut-être aussi simple que cela, on avait aimé une voix, un monde, qui avait réussi à passer la rampe, propulsé par l'écran, amplifié par la radio, enluminé par le magazine, et l'on voulait continuer à le lire ou à l'entendre. Il devait y avoir forcément quelque chose comme de la souffrance et peut-être de l'aigreur, très profondément ensevelies, chez nos modestes bateleurs des cercles spécialisés et informels de la politique culturelle régionale.

Martin, au fond de son indifférence, se souvenait pourtant de tous, et de chacune de leurs interventions, et aussi des circonstances dans lesquelles ils s'étaient donnés au public, et qui, parfois, pouvaient faire sourire. Il se rappelait certaines caricatures qu'avaient pu facilement faire les humoristes parisiens de ces poètes confidentiels jetés en pâture, à l'occasion, à un public de supposés incultes ou rétifs à toute →

## Vains écrivains de province ?

manifestation culturelle, ceux que la bien-pensance des classes moyennes éduquées tentait de remettre dans le droit chemin. Cela ressemblait parfois à cela, dans le détail, un instant fugace de ridicule, de quiproquo ou de situation où l'on se disait que cela ne marcherait jamais, que cet élève, que l'on connaissait trop bien, allait gaffer, ou allait se révolter, incapable d'écouter ou de voir, ou que la salle des mariages de la bourgade montagnarde serait à moitié vide. Cependant, systématiquement, triomphait la force du vivant ; la communication véritable, la présence, le silence et l'éclat à la fois s'imposaient toujours. Le respect dû aussi à celui qui s'expose, s'offre à un groupe. Un processus mystérieux, remontant aux temps primitifs où l'humain avait acquis la faculté de s'adresser aux autres, de les faire entrer dans son jeu, avec rien, quelques gestes, quelques mots. Martin pouvait témoigner auprès de son moi cynique : il les avait vus et entendus en vrai, sans le truchement du montage d'une émission ou le commentaire d'un journaliste. Toute une plèbe d'artistes, comme on les appelait à une époque, qu'il aurait été facile de condamner parce qu'ils persistaient à être invisibles du grand public ou même du public averti. Auprès de Martin, ils avaient gagné leurs médailles de rimailleur, ils avaient mouillé le maillot du marionnettiste moderne, rien que parce qu'ils avaient su pénétrer les esprits, pour en faire jaillir une représentation du monde, en quelques minutes d'attention. Martin était bien obligé de reconnaître qu'ils avaient été au moins une fois ce qu'il aurait voulu être. Etats transitoires d'une trajectoire créative, mis en lumière un instant, ce jour-là, dans une maison de retraite, dans une librairie de petite ville, sur les tréteaux d'une salle polyvalente de village. Et dire que certains d'entre eux, la plupart probablement, n'étaient en réalité que des artistes spontanés, entités âgées de quelques années, de quelques mois, passées presque par hasard par là, pour voir ce que cela faisait, ou pour survivre aussi, après d'autres boulots moins honorables, et avant de retourner dans l'anonymat le plus total d'une reconversion professionnelle banale.

Toutefois, Martin eut, quelque part au début des années 2000, le privilège d'assister à une tentative quelque peu différente de faire vivre la pensée, la création, dans ces villages des fonds de vallées de moyenne montagne. Il l'apprit plus tard, mais c'était un auteur parisien, un vrai, un poète reconnu, célébré par les articles des revues spécialisées. Un artiste apparemment d'envergure quasi-nationale, publié chez des maisons d'édition importantes, mais qui restait plutôt confidentiel. Il arrivait en résidence dans sa communauté de communes. Il n'était là que pour quelques jours, se limiterait à quelques interventions choisies, sorte de frappes artistiques chirurgicales. On ne savait s'il s'agissait d'un manque de moyens des instances locales ou bien d'une volonté secrète du poète, mais toujours est-il qu'il n'était pas



## Vains écrivains de province ?

question, ici, d'ateliers d'écriture auprès des rares enfants, des vieillards, ou encore moins de la petite nomenclature intellectuelle du coin – il n'y en avait pas. Non, il s'agissait, en définitive, d'une immersion dans le pays réel, celui bien caché entre les plis d'authenticité de notre territoire. Rataninana – c'était son nom – arrivait de sa Polynésie natale où il composait habituellement face à l'océan, dans la brise discrète des atolls, entouré du halo de bleu baveux qui irradiait des récifs coralliens. Ici, au cœur des monts d'Auvergne, il tentait une expérience extrême : un parachutage au milieu de hameaux esseulés, antichambres des maisons de retraite, parmi les vaches Salers et les tracteurs. Il apparaissait pour communier avec d'autres cultures, pour s'inspirer aussi d'une toute autre tonalité de la nature qui pouvait alors régénérer sa force créatrice.

Après une discrète arrivée, tout à coup, la population était conviée, comme s'il s'agissait d'une épiphanie, à un après-midi d'exception où Rataninana offrait, à tous ceux qui le souhaitaient, de communiquer les résultats poétiques de ses pérégrinations sur les massifs. Cela se passerait à la salle du refuge de montagne qui servait de base à la seule piste de ski de fond ouverte en cette saison. Un grand feu de hêtre un peu passé et réservé pour cette occasion crépitait dans l'âtre de béton. L'Aède, flanqué de son musicien, déclamait, là, face à une quinzaine d'habitants. Aucun natif, quelques néo-ruraux, le staff de l'action culturelle, et Martin que l'on avait convié en sa qualité de clerc du secteur, constituaient son maigre public. Toutefois l'ambiance était, comme l'on dit, chaleureuse et l'éphèbe des îles égrenait les mots et les silences, reposant comme en hypnose sur une simple chaise de fer, tandis que son compagnon d'évocations, un grand gaillard aux cheveux poivre et sel, debout devant un ancien pupitre de l'école communale, tapotait doucement quelques cordes tendues sur un cadre de métal, tout en psalmodiant des murmures lancinants. Martin, étranger viscéralement à toute autre forme de poésie que la sienne, ne pouvait s'empêcher de remarquer pour lui-même que le joueur de pseudo-xylophone, le seul qui d'ailleurs avait pris la parole pour saluer le public et se présenter, devait faire l'homme du couple. Pourtant la scansion de Rataninana était envoûtante, on voyait dans ses mots passer la faune surprise au cœur d'un bois de sapins, on entendait dans ses bribes de phrases le murmure des cours d'eau, on ressentait même la trace humide des pieds des randonneurs sur les cailloux des chemins. Un renard fugace, paraît-il, lui avait alors parlé de l'infini du monde, et aussi, des possibilités de la mort. Son compagnon, Christian, avait cessé de faire résonner les cordelettes et émettait à présent comme un sifflement, mais à peine audible. Aux pieds des adultes fascinés, il y avait là quelques enfants d'âges divers, assis à même le sol, étrangement attentifs, eux qui, de passage pour les vacances de la →

## Vains écrivains de province ?

Toussaint, vivaient pourtant depuis plus d'une semaine au rythme des chamailleries entre cousins, des goûters et des jeux sur leurs consoles. Eux aussi se tenaient étrangement cois, comme emportés.

Et Martin s'était encore rendu compte ce jour-là que, quelle que soit la poésie ou son truchement, le fait même anthropologique de se rassembler, pour écouter la sensibilité d'autrui, suffisait à déclencher chez les animaux humains un phénomène proche de l'hypnose. Cela était donc valable pour toute production, un tant soit peu abstraite, pour peu qu'elle soit originale, personnelle. Ce n'était pas qu'un simple engourdissement des rustres auprès de la chaleur du foyer. Martin avait perçu chez ces spectateurs probablement aussi peu convaincus que lui, réunis à la va-vite dans ce chalet habituellement dévolu à la consommation des sports d'hiver, une sorte de moment de grâce qui aurait pu émaner d'êtres aussi différents d'eux que d'extraterrestres débarqués d'Alpha du Centaure, pour marmonner une plainte funèbre en un idiome totalement inconnu de tous. Cela l'irritait bien un peu, pourquoi pas lui ? N'était-il pas capable de faire la même chose, à sa manière ? Proposer l'un de ses mondes aux autres, être écouté ou lu pour lui-même ? Il aurait été certainement plus à même lui, enseignant local, de proposer quelque chose aux gens d'ici. Dans le cas présent, Martin croyait avoir ressenti chez les deux homos – c'était désormais une certitude pour lui – une distance, une impassibilité qui trahissait le mépris des élites culturelles des mégapoles pour la population des campagnes. S'y ajoutait une sorte de rancœur envers ce milieu littéraire qu'il devinait si bien et qui ne pouvait s'empêcher de céder aux modes et aux idéologies dominantes, en envoyant dans le trou du cul du monde des représentants de la culture d'Outremer, invertis de surcroît. Chacune des minutes qui passaient lui apportait les preuves successives que ces deux-là, en face de lui, devaient vivre un calvaire : ils n'avaient pu accepter de venir se les geler dans ce trou que parce qu'il y avait une solide rétribution à la clé, ou bien que cela leur faisait gagner à bon compte les galons des poètes du quotidien, d'artistes authentifiés auprès d'une maison d'édition quelconque.

Il ne lui était pas venu à l'idée que ces chantres de la nature, des êtres, et des pays, puissent être sensibles, aient été simplement émus, au point de se mettre en transe et essayer de partager une certaine réalité avec leurs semblables. La moquerie ambiante de ses années de lycée parisien, l'état d'esprit hautain et délétère de ce que l'on avait pompeusement dénommé l'esprit Canal et tous ces humoristes, ceux des bandes dessinées, ceux des pseudo-chroniqueurs des talk-shows de l'époque dont il s'était abreuvé comme à une source de fantaisie, tout cela n'était pas sans conséquences. Le cynisme, pourtant salvateur à certains égards pour l'affirmation de soi, dans lequel Martin s'était →

## Vains écrivains de province ?

constitué intellectuellement, avait peut-être en contre-partie l'effet d'annihiler sa sensibilité, dès le départ, au point, par la suite, de tout tourner en dérision, de ne pas reconnaître l'intérêt de la simplicité d'un message entre êtres un tant soit peu sensibles. Et quand l'on était né dans un tel monde, que l'on avait grandi avec cette flétrissure, au sein d'une gigantesque entreprise lucrative de total récurage de la sensibilité humaine, était-il encore raisonnable de s'acharner à vouloir écrire ?

Extrait de *Stories Store*

**Pierre Fontanel** est une identité de papier, un pseudo, parmi d'autres, correspondant à un univers, une façon d'écrire, une envie, parmi d'autres. Son unique roman inédit, *Stories Store*, raconte la montée à Paris de deux néo-Bouvard et Pécuchet dégrisés des promesses de la start-up nation. Ils ont l'idée d'ouvrir une boutique de quartier. Une boutique de rien, un commerce de tout, prétexte à l'expérimentation de nouvelles façons de vivre ensemble.

# La Léproserie

Yann-Fanch Perreau

Finistère (29)

à hauteur de géants ramenés à taille de clocher  
des dirigeables revenaient comme des comètes avec des filles lançant  
des fruits,  
des vélocipèdes laissaient des traces de craie sur leur passage.  
On valsait puis on chantait en noir et blanc, les yeux remplis d'étoiles,  
des orchestres se succédaient, guitares sud-américaines mélangées de  
chants chamaniques  
de Mongolie ou pas loin de chez nous, partout sur la Terre.

C'était les artisans du rêve.  
Dans le ciel partout où l'œil se posait ils travaillaient  
à moitié dans l'art  
à moitié dans l'autre chose  
qui tenait du futur ou de l'espoir ou  
de l'amitié comme ils disaient, ce qui relevait  
de la passion - de quelque chose d'obsessionnellement  
beau  
simplement  
avec le cœur porté gros sur chaque matériau, sur chaque forme  
prononcée,  
avec ces nouvelles couleurs qu'on ne trouvait plus à cette ère  
que dans les poèmes.

Marlène et les archets fabuleux me tenaient la main  
on dansait sous les rêves de la ville, la ville tout entière, qui ronflait  
lâchait  
des bulles des condensés de pellicules, tant de petites émotions  
qu'on se faisait bijouterie deux à deux  
le temps d'une danse prise en bague  
le temps qu'un de ces rêves passe, vienne à nous  
pour nous enlacer et nous emmener chez lui, à bras le corps le bout de  
son monde  
ailleurs que sur la glace, que sur la piste ou sous la lune.

On s'emmenait si loin qu'on aurait cru un pays de silence et de soie  
ou était-ce la peau de Marlène qui  
sous la lune stroboscopique, chahutait en alternance  
avec la mienne, devenue soleil devenue pores devenue superbes  
ou était-ce une lèvre, la deuxième sous son sourire →

# La Léproserie

qui s'entrouvrirait, portes du paradis, timide sous mes mots gardés  
jusqu'alors  
au secret de mes poisons  
à la cave de mes plus grands crus prisonniers  
d'amour écrasé pour son jus à  
partager à se goûter  
dans le noir entre les pierres de ses folies  
à se dire ce qu'on ne dit jamais  
ailleurs que l'âme dans l'âme  
ailleurs que dans notre propre pays  
rempli de nos peaux de nos peurs de nos prénoms.

Et cette bande-son revient et repart de mon cœur qui envahit mon  
corps  
ce corps qui me quitte avec mon cœur, à la Léproserie.

Que s'est-il passé pour que le film se termine  
avant la fin  
avant quelle fin d'ailleurs  
je ne sais plus qui est mort, qui a pu survivre  
je n'ai qu'un seul souvenir de tout ça  
après l'odeur et les lèvres et tout ce qui faisait Marlène

C'est d'avoir couru  
Le temps d'un jour et d'une nuit  
d'avoir couru comme si je ne savais  
plus faire que ça  
Couru pour sauver un soupçon de moi  
que je ne connaissais pas.

**Yann-Fanch Perreau** est né à Saint-Malo et vit sur la presqu'île de Crozon. Il écrit de la poésie depuis l'adolescence autour des thèmes de l'espace, des paysages, de l'actualité, de la magie qui réside dans le poème et, bien sûr, de l'amour... Il travaille sur un roman de poésie d'anticipation et lancera très bientôt une radio poétique : la Brèche.

Vous pouvez le retrouver sous le pseudo « Le Trader » sur le forum Jeunes Ecrivains : avec la création en cours de **La Léproserie**, et avec un autre projet poétique **par ici**.

# Scribouillards, mes frères !

Loïc Le Doeuff

Landes (40)

## TITRE

Un titre ? Parce qu'en plus il faut un titre !  
Alors étiquetons-la :

SCRIBOUILLARDS MES FRÈRES

ou plutôt :

## QUESTION

Bon : lecture : culture et/ou divertissement et/ou information  
(...oh ! la délectation des odieux racontars !)

### – Question

Lecture ; interrogation – compétence/capacité ?

Hum... – Oui !

(petit oui)

Idées ? Bof !...

(*réflexion+s+s+s*)

**Ouiiiii !** (illumination)

Deux lignes. **Question.**

Les deux lignes en question. Rature. Relecture :

– contentement,

– ravissement...

Exaltation !?

Méditation (calcul inconscient)

Discernement. →

# Scribouillards, mes frères !

## Question.

Les deux lignes... Chiffon ! Panier !

Oubli : deux jours. Deux heures. Deux minutes. Une seconde...

Récupération. Idée-histoire ?

Lecture. **Question.** Pourquoi ci pourquoi ça.

Première version. Dix lignes : un paragraphe ?

Sourire-plaisir : victoire !

Triomphe des muses, de LA muse visionnaire.

Heureux

(mon-Dieu-qu'il-est-heureux-l'écrivassier)

Naissance d'un littéraire – d'un **HOMME DE LETTRES !**

Rêve du plumitif. Glorification. Lauriers.

Spéculation

(agiotages et déjà boursicotage)

Redescendre sur terre.

Étudier étudier étudier.

Fureter. Scruter. Fouiller. Se documenter. S'enquérir du Monde.

Lire-lire-lire.

Comparaison (c'est pourtant bête comme chou et on le sait mais...)

Les dix lignes. Lecture. **Question.** Biffure. **Question.** Ce mot ? Un autre. (Hum !)

Encore ? Synonyme. Mauvaise idée-mauvaise histoire !

Corbeille ... papier.

Pas récupération. Réécriture. Exécrable. Retour premières lignes : Développer.

Parfait. Lecture. Relecture.

Grattage (quoi est-ce qu'on gagne au tirage ?) QuestionSSS.

Premier chapitre.

Ouf !

(Hum ?)

Lecture. Correction. Virgule ; point-virgule. Tiret ci-tiret là. Guillemets ? Et ce

hum ? →

# Scribouillards, mes frères !

Mince : le temps ?!

Ah non ! Pas l'subjonctif – assez d'complications !

Impersonnel ? Passé ? Présent ? Zut !

(Propret, mais dit m... ! et encore ~~pas~~-mince !)

...Tiroir. Lectures et ratures et questions. Virgule. Majuscule. Elle ou èle "Les verbes en ...ELER et ...ETER se conjuguent ... l'indicatif présent ...ELE, ...ETE ou ELLE, ...ETTE.

En ...èle, ète : ciseler, "déceler, geler, écarteler gnangnangnan."

Lire.

Chérir et se prosterner devant...

Vénérer !

**Question.** Rouvrir. Les deux lignes. Les dix lignes. Le paragraphe. Ce premier chapitre. Écrire-écrire-écrire – Stop !

Hum ?! Changer hum. Non ! Revenir premier hum.

Lecture ; – ENCORE ?

Oubli. Déjà dit donc autrement dire.

Ratures et questions et lectures et chiffons et récupérations et...

Galimatias ?

Amphigouri ?

"Ça n'a ni queue ni tête ?"

...Du charabia ? Lecture. Autrui : passion !

Revenir ; revenir sur.

**Question.**

---

\*\*\*\*\**fleurs*\*\*\***FIN !**\*\*\**et encore des fleurs/PLEIN de fleurs : un bouquet de fleurs !*

Expédier/Attente/Réponses :

"Les difficultés actuelles de l'édition..."

"Sans remettre en cause vos, etc."

"Votre manuscrit n'a MALHEUREUSEMENT pas fait l'unanimité dans notre comité de lecture (des jaloux !) et..." Et cetera, et cetera. →

# Scribouillards, mes frères !

"Vos talents d'écrivains ne sont pas reconnus et...?"

Exactement ! Parole d'évangile ! De saint. De Dieu ! Beau paquet-poste.

Magnifique paquet-poste ! Pas relecture : Fi ! Des connaisseurs... (enfin !)

Retour du courrier-brosse à reluire.

Petit lait... (et buvons et buvons, c'est si bon !)

Euh... "Pour la modique somme de \$\$\$ + €€€ si option 1 & one £ si option 3 nous pouvons assurer votre roman d'une couverture et patati et patata : – Paye ; gogo !"

Déglutition (gloup !)

Effort de modération : frein.

(Conseil ? ...On a sa fierté !)

Compte en banque/raisonnement-sagesse même combat !

Lecture. Ciseaux ! **Question.** Relecture. **Question.** Réécriture. Mal dit. Mal écrit.

Répétition. Lecture-Question-Écriture-Rature-Question.

VÉRITÉ (?)

Déchirement

(Ô mon génie ignoré...)

**QUESTION** : se mettre en question ?

(Se RE mettre en question ?)

**Loïc Le Doeuff**, Breton, vit dans les Landes. Il avait 20 ans à la révolution de 68 sous les couleurs du Gwenn-ha-Du – les ignares : le nom du drapeau breton ! Publié par Ramsay, L'Harmattan, etc. il a même serré la main du ministre de la Culture à la BNF pour le prix littéraire... qu'il n'a pas eu : *Paraître, même sans être.*

Vous pouvez le retrouver sur **Facebook** et acheter ses livres **par ici**.

# La Danseuse aux Coquilles Bleues

Emmanuelle Safi

Maroc

Une première vibration, une seconde plus longue, nos corps s'accordent à l'Instrument et forment un cercle autour de La Carogne. Sous nos hanches droites, une coquille bleue a été tatouée à notre arrivée à La Joyeuse Margaille. C'est le jour de notre Initiation, nous sommes quatre nouvelles Coquilles Bleues, au côté des anciennes, nous formons un cercle. Une Coquille Bleue est La Compagne de La Qadesha, Déesse des Margailles. Nous, les nouvelles, sommes nues, alors qu'une longue cape bleue dissimule le corps des anciennes. Têtes baissées, leurs visages disparaissent sous les larges capuches, elles sont les échos des unes, des autres et nos nudités retentissent entre elles. L'Instrument module l'espace, repousse les murs, des images, des paysages jamais rencontrés vibrent dans l'air. La Carogne s'harmonise et entonne le récit de La Qadesha. Il nous faut retenir son histoire.

\*

mille et un noms  
les noms de La Qadesha

Chaïa

Chaïa

Chaïa

\*

Il y a longtemps, bien avant Les Joyeuses Margailles, il y eut Chaïa Qadesha, une jeune fille de L'Arrière du Monde. Elle vivait au cœur des antiques forêts, là où le chant des oiseaux aidait les arbres à pousser. Elle était de la tribu des Guerriers Danseurs, ceux qui troquaient volontiers leurs machettes contre des colliers. Chaïa aimait porter le sien en ceinture autour de ses hanches. Les coquillages bleus dont il était fait tintaient ainsi davantage. Il était le cadeau offert par Ba'al et par lequel le jeune homme déclara son amour. Chaïa y répondit en conservant sa parure, même lorsqu'elle ne dansait pas. Bientôt, la tribu les unirait. Mais, vint le jour magnifique où L'Arrière du Monde fut découvert par L'Avant du Monde. Advint le temps attendu des conquêtes

→

# La Danseuse aux Coquilles Bleues

où les hommes de L'Avant entreprirent de faire de L'Arrière un véritable monde et de ses hommes de véritables hommes. Alors, retentit aux oreilles de Chaïa, de Ba'al et de tous Les Guerriers Danseurs, Le Chant des Glorieux.

« Allez !  
Allez !  
Hommes de L'Avant !  
Emparez-vous de cette terre.  
Prenez-la.

À qui ? À personne !

Prenez cette terre  
au nom du Divin Progrès  
au nom de La Divine Raison.

Offrez !  
Offrez !  
Offrez L'Arrière du Monde  
à L'Avant du Monde.

Allez faites !  
Faites des routes,  
faites des ports,  
faites des villes !

Croissez !  
Croissez !  
Croissez, cultivez, colonisez, multipliez !

Allez faites !  
Faites que sur cette terre  
règne Le Divin Progrès  
règne La Divine Raison ! »

La Carogne nous avertit, il nous faudra apprendre par cœur les paroles du Chant des Glorieux, le scander à chaque arrivée à La Margaille de nouvelles Coquilles Bleues.

\*

Tiens-toi droite !  
Écoute ! Écoute ! →

# La Danseuse aux Coquilles Bleues

Apprends ! Apprends !  
Écoute, apprend le Chant des Glorieux !  
Répète ! Répète !  
Tous les noms de La Qadesha !

hommes de L'Avant  
allez – allez

## La Goule

### La Déesse

allez faites  
faites que sur cette terre Le Divin Progrès s'affirme  
faites

Fumée – Fumée sans feu

### Ignée – L'Ignée

faites des routes – faites des ports – faites des villes

### L'Ogresse

croissez – croissez  
croissez- cultivez – colonisez – multipliez  
offrez – offrez

Sirène de L'Arrière  
Prostituée Sacrée

offrez L'Arrière du Monde à L'Avant du Monde

### Grande Dévoratrice

prenez-la  
à qui – à personne  
prenez cette terre  
prenez cette terre

\*

L'Instrument bourdonne, ressasse, insiste puis se tait. La Carogne écoute le silence, reprend le récit fondateur des Margailles. Les mots tracent, ébauchent, creusent et à nouveau, L'Instrument prêche, encourage. →

# La Danseuse aux Coquilles Bleues

Chaïa ne comprit pas l'intention humaniste, libératrice du Chant des Glorieux. Elle décida de résister, encouragea son fiancé et tous Les Guerriers Danseurs à lutter. Ils n'obéirent pas aux ordres des hommes de L'Avant du Monde, refusèrent d'abattre Les Arbres Grands-Pères. Lorsqu'ils furent, La Forêt des Ancêtres les accueillit. Parfois, Les Guerriers Danseurs s'approchaient des abords déforestés. Chaïa prenait la tête de la tribu, repérait quelques Glorieux, se dévoilait, dansait, faisait tinter contre sa taille la ceinture de coquilles. Fascinés, les proies suivaient une Chaïa prête à offrir ses charmes. Au rythme de ses hanches, les vaillants perdaient toute méfiance. Alors, Les Guerriers Danseurs, restés jusque-là en retrait, apparaissaient et tuaient cette poignée de libérateurs. Les Glorieux finirent par se méfier de La Danseuse aux Coquilles Bleues, de cette musique qui toujours précédait la disparition des leurs. Ils rassemblèrent leurs troupes, envahirent ce qui restait de La Forêt des Ancêtres. Ils ne réussirent pas à attraper Chaïa, mais ils s'emparèrent de Ba'al et des autres Guerriers. Ils les tuèrent, exposèrent leurs corps. À la fête de La Victoire, les dépouilles seraient brûlées. Mais la nuit qui précéda le jour fixé pour les festivités, Chaïa armée d'une machette déjoua la vigilance des hommes chargés de surveiller le charnier. La jeune fille fouilla parmi les cadavres entassés, y trouva son fiancé. Elle l'enlaça, puis de son arme, sépara la tête aimée du reste du corps. Alors les gardes entendirent le chant des coquilles, virent une silhouette ensanglantée onduler sous la lune. Lorsqu'ils furent sur le point de la rattraper, Chaïa leur échappa à nouveau. Selon Les Gardes, ses pieds n'avaient plus été ceux d'un être humain, mais d'un bouc ou d'une chèvre, elle avait pu courir incroyablement vite jusqu'à s'évanouir dans la nuit, emportant son triste butin. Ainsi naquit La Qadesha, La Dévoratrice, L'Insatiable.

\*

Lalla – Lalla – Lalla Qadesha  
gémît

crie

caresse

Lalla – Lalla

La Créature – La Djinnia

La Grande Prêtresse

Reine des Margailles

Divine Maîtresse

La Féroce – La Vengeresse

\*

L'Instrument ponctue, accentue les noms de Chaïa devenue La Qadesha. Puis La Carogne reprend le fil de l'histoire, le récit fondateur des Joyeuses Margailles. →

# La Danseuse aux Coquilles Bleues

Après la fête de La Victoire, La Danseuse aux Coquilles Bleues s'attaqua indifféremment aux hommes de L'Avant et de L'Arrière. Lorsque La Forêt des Ancêtres disparut, elle vécut dans des endroits rendus déserts par leur exploitation, l'extraction d'énergies et de matières jusque-là dissimulées sous la peau de la terre. Plus profond, elle creusait, s'engouffrait dans des trous, ne les quittait qu'à la nuit tombée. Au son des Coquilles Bleues, les femmes effrayaient leurs enfants, les envoyaient se coucher, ou les cachaient. La Terrifiante s'approchait des camps des travailleurs, prenait les insouciant, jeunes ou vieux, hommes de L'Avant ou de L'Arrière, les traînait jusqu'à son antre, en usait durant des heures, des jours, s'en lassait puis les tuait. Le corps de Chaïa finit par périr, mais La Qadesha perdura. Goule, son souffle changea de corps, posséda celui de jeunes femmes. Alors, Les Joyeuses Margailles furent érigées, afin de contenir l'esprit de La Qadesha, qu'elle puisse loger dans ces temples dédiés, au nom du Divin Progrès, à la prostitution sacrée. Les Carognes furent désignées comme ses Servantes, Les Coquilles Rouges ses Esclaves et Les Coquilles Bleues, ses Compagnes. Depuis ce temps, La Qadesha, Déesse des Joyeuses Margailles, Protectrice des Coquilles se réincarne parmi les Coquilles Bleues. Elle change d'enveloppe, choisit une nouvelle Coquille, lui ôte son nom, lui offre les siens. L'Ogresse, La Sirène de L'Arrière du Monde, quatre-vingt-dix-neuf noms que La Qadesha, le soir de sa mort, expire sur L'Initiée.

\*

Lalla – Lalla  
La Femme aux pieds de chèvre  
La Femme aux seins pendants  
La Femme au sexe béant  
La Femme impossible à combler  
La Femme qui emporte  
La Désirante

\*

Le silence aiguisé par L'Instrument, le sol ondule sous nos pieds, une odeur de terre et enfin La Maîtresse des Margailles apparaît. Elle porte autour de ses hanches un collier de coquillages bleus. Des tatouages couvrent l'intégralité de son corps, racontent son histoire, imagent les paroles de La Carogne. Son dos est une forêt, dissimulés derrière les arbres, Les Guerriers Danseurs regardent La Danseuse aux Coquilles Bleues charmer Les Glorieux. Sur son ventre, La Créature dévore un de ses amants. Sur ses longues cuisses s'écoule le sang, celui de Ba'al, des hommes de la tribu, le sang aussi des libérateurs. →

# La Danseuse aux Coquilles Bleues

Elle tend les mains, ses bras racontent le Progrès, les ponts, les villes, les usines, monte le long des épaules, descend vers sa poitrine, assaille la nuque, le cou, illumine le visage, fonce les yeux, noircit la bouche, se perd dans de longues tresses noires. Autour de nous, ses Compagnes, La Féroce marche lentement, sous nos pieds le sol vibre légèrement. L'Instrument escorte l'impact des sabots de La Tatouée. La Vengeresse tourne autour de nous, L'Instrument pousse, encourage, elle entonne un chant. Une autre langue, quelque chose de palpable, de doux et d'effrayant.

\*

Chaïa – Chaïa

chante  
celle qui chante

chante – chante

chant de Chaïa

le chant de Chaïa

chant de pluie – de vie – de guerre

dansent les guerriers

sur le chant danse Ba'al

danse Chaïa

danse la forêt

sur le chant de Chaïa

la pluie cesse

à coups de soleil

la pluie cesse

sous la lumière

mille et une gouttes

abreuvent – sèchent

douce musique

tintent les coquilles

enfante la forêt

la vie – la vie – la vie

mille et une vies

enfantent la forêt

la forêt enfante

la femme

la pierre

la forêt enfante →

# La Danseuse aux Coquilles Bleues

l'animal d'eau – de terre – des  
airs – l'homme  
poussent l'herbe – l'arbre – la fleur – les rivières – les collines  
les montagnes

enfante les larmes  
une pluie de larmes

\*

La Déesse dépose ses larmes sur mon corps, je frissonne. Au quatrième tour, L'Instrument s'empare de la tête de La Qadesha, elle oscille, et les tresses fouettent son visage, sa nuque, ses épaules fort, plus fort, la douleur irrite ma peau. Au cinquième tour, j'ai la nausée, je résiste pour ne pas tomber, rompre le cercle est interdit. Au sixième tour, j'hallucine, poussent les ongles, les dents de L'Insatiable, crochus, pointus, s'enfoncent dans ma chair. Enfin, L'Ogresse Sacrée achève son septième tour, je n'ai pas rompu le cercle.

\*

morcelée  
Lalla morcelée – Lalla La Morcelée

larmes – les larmes –  
les mille et une larmes  
du ciel – les larmes du ciel  
tintent – tintent – tintent

Professeure de philosophie, écrivaine et poétesse, **Emmanuelle Safi** vit à Casablanca. Récits de soi, des lieux, contes, dystopie, dans ses textes, elle est à l'écoute des vivants, des non-vivants, des mythes et des esprits. Elle est cofondatrice d'un collectif, et d'un atelier d'écriture pour affûter les écrits et tisser entre les mondes.

Vous pouvez retrouver Emmanuelle sur Instagram : [au.lieu.des.mots](#) et [terres.de.lisières](#).

# Derrière les oreilles

Martin Zeugma

Quelque part dans l'extramuros

pourquoi est-ce qu'on pue derrière les oreilles pourquoi est-ce que la lumière du soleil est jaune et pas bleue et pas verte et pas arc-en-ciel (quoique, parfois, peut-être) pourquoi est-ce qu'on ne pense pas ce qu'on dit et qu'on ne dit pas ce qu'on pense pourquoi est-ce que les boulangers font des baguettes et pas des boules pourquoi est-ce que je dédaigne les femmes qui sont folles de moi et que je suis dingue des femmes qui me dédaignent pourquoi est-ce qu'on pue derrière les oreilles et pourquoi est-ce que je suis sûr qu'en lisant ce texte vous êtes en train de frotter votre index derrière votre oreille que vous le portez à votre nez et que vous vous rendez compte que ça pue que vous puez oui vous aussi derrière les oreilles et vous vous demandez pourquoi vous ne vous apercevez jamais de rien avant qu'on vous le dise (quoique, parfois, peut-être) et pourquoi dit-on atterrir quand c'est sur la Terre et pourquoi dit-on alunir quand c'est sur la Lune et pourquoi ne dit-on pas amarsir quand c'est sur Mars alors ça je ne sais pas en tout cas bien moins que pour les boulangers qui fabriquent des baguettes et pas des boules oui ça m'interroge moins que me demander pourquoi est-ce qu'on pue derrière les oreilles (quoi que vous en disiez) même quand on se savonne consciencieusement dans la douche (parfois plusieurs fois pour être sûr) ne serait-ce qu'un quart d'heure après s'être séché on pue déjà derrière les oreilles (peut-être que c'est fait exprès après tout pour éloigner les insectes de cet orifice disent les scientifiques) depuis cette découverte je me remémore toutes les fois où des femmes m'ont repoussé quand j'ai voulu leur mordiller les oreilles et je comprends enfin pourquoi (quoique, parfois, peut-être) puis je pense aux autres orifices aux autres odeurs aux autres insectes et d'un coup je ne sais plus

**Martin Zeugma** est né au milieu des années 70. Il a commencé à écrire à l'âge de 13 ans sur la machine à écrire à ruban de sa mère. Dès lors, il n'a jamais arrêté, même s'il a souvent changé de machine. À ce jour, il a publié 212 textes dans 69 revues francophones (France, Belgique, Suisse, Sénégal, Canada, Haïti), et participé à 4 anthologies (2 de nouvelles et 2 de poésie).

Vous pouvez le retrouver sur **Facebook**.

# Le pingouin

Cécile Causse

Hérault (34)

L'autre jour, j'ai ouvert un de mes livres pour chercher des rêves. Mais le livre est resté muet. Sûrement, à force d'en tourner les pages, les rêves avaient pris un coup de sommeil. J'en ai feuilleté plusieurs : je ne lisais plus rien entre les lignes.

Alors je suis allée à la bibliothèque. J'ai en rapporté plusieurs kilos de rêves. Les rêves, c'est parfois plus lourd que ce que l'on croit.

Mais arrivée chez moi, impossible d'attraper les rêves dans les pages.

Ils avaient peur, sans doute qu'ils n'étaient jamais sortis de leurs cages.

Je n'étais pas encore découragée, j'ai décidé d'aller au supermarché pour trouver de quoi fabriquer des rêves.

La recette est très simple : douze œufs de roitelet huppé, car cela donne des rêves riches et légers à la fois, et un oranger, si possible givré.

J'ai trouvé l'oranger mais pas les œufs de roitelet. On m'a dit que cela ne se vendait plus, sauf peut-être sur Alazon.

Mais sur Alazon, plus d'œufs de roitelet en stock non plus. Il fallait s'inscrire sur une liste d'attente.

Alors j'ai renoncé provisoirement à fabriquer des rêves. J'ai voulu en acheter des tout préparés, mais sur Alazon il n'y avait plus de rêves neufs. Il faut dire que le rêve neuf se fait de plus en plus rare.

Il ne restait plus que des rêves d'occasion, mais cela ne m'intéressait pas.

Je ne savais plus quoi faire. J'ai mis l'oranger au congélateur en attendant, puis je suis allée me promener sur la jetée. J'y ai trouvé un œuf de pingouin géant. Quelle surprise, ils étaient déjà revenus !

Mais pourquoi les parents avaient-ils laissé leur œuf là, sans surveillance ?

J'ai hésité, puis je me suis dit que si je ne réagissais pas, les goélands n'en feraient qu'une bouchée.

Je suis donc rentrée chez moi avec mon œuf sous le bras, et j'ai cherché un tutoriel sur la couvaison des œufs de pingouin géant. J'ai vu qu'il leur fallait beaucoup de glace, donc je l'ai mis au congélateur avec l'oranger givré.

Puis je suis allée me coucher pour essayer de retrouver des rêves, car j'étais bien fatiguée.

Le lendemain j'ai trouvé un pingouin géant qui dégustait une orange givrée dans mon canapé. L'œuf était déjà éclos ! J'étais bien ennuyée, car je pensais avoir un peu de temps devant moi. Et puis je tenais à mes oranges. →

## Le pingouin

Je ne voulais pas le garder au début, mais il m'a dit que j'étais obligée, depuis la convention de Casse-Noisette sur l'assistance aux animaux de Noël.

Je lui ai demandé s'il ne préférerait pas retourner dans son pays, il m'a dit qu'il était bien mieux dans mon congélateur, que son pays, c'était la Forêt Magique : que des faux igloos, des sapins en plastique et de la neige artificielle. Et qu'il en avait assez d'entendre *Jingle Bells* toute l'année. De toute façon ses parents ne pouvaient pas l'élever, car les animaux de Noël ne sont pas censés se reproduire en captivité.

Alors je l'ai adopté.

Je lui donne à manger du surimi et des sushis. Il me raconte des histoires de chez lui, je lui en lis d'autres, et nous en inventons ensemble.

L'autre jour j'ai enfin reçu mes œufs de roitelet. Mais je n'en ai plus vraiment besoin, puisque j'ai trouvé une autre recette pour fabriquer des rêves.

Alors je me suis dit que l'on pourrait en faire une omelette norvégienne, avec les oranges givrées cela devrait être délicieux. A moins que je ne garde les œufs ? Qui sait ? Il faudra que j'en parle avec mon pingouin.

**Cécile Causse** débute dans le domaine de l'écriture de fiction. Elle s'essaie dans différents genres : poésie, nouvelles, contes.

Son parcours de formation est le suivant : Master 2 MEEF (enseignement), L2 Lettres Classiques et surtout beaucoup de lectures, avec une prédilection pour les écrivains du 19ème. Elle est membre d'une association de poésie palavasioise (Cadences Art vocal).

Froisser l'enveloppe, c'est  
peut-être déjà réinventer la  
lettre...

Une lettre

# La résurrection du *Pequod*

**Patxi Brodkey**

Gard (30)

*5 mars, Saint-Julien*

Cher Octave,

Je t'écris du balcon de ma chambre d'où je regarde le parc de temps en temps. Il y a l'arbre à pagode, il y a mon banc, là où je m'assoie pour regarder Claudia ramasser les coussins des chaises de jardin quand il pleut. Il y a la statue du dindon en pierre. Un dindon en pierre, Octave, quelle idée... A quoi ça peut bien servir. Je vois aussi le tapis de lierre violet entre les massifs de laurier.

La nuit on ne voit plus rien, la nuit je ne vois plus rien : ni dehors ni en dedans. C'est pour ça que je ne peux pas dormir. Il me faudrait une veilleuse. Chez mamie tu sais que j'avais une veilleuse. Mamie me laissait utiliser la veilleuse toute la nuit. Je sais que tu n'aimais pas mamie parce qu'elle a toujours été mauvaise avec toi. Maintenant qu'elle est morte ça n'a plus d'importance. Claudia ne veut pas que j'utilise de veilleuse, elle dit que je vais oublier de la débrancher le matin. Il faut que tu m'envoies encore des livres et des DVD. Surtout des DVD. Quand Claudia n'est pas de service, le mercredi et le jeudi soir, le docteur Chassagne me laisse utiliser le téléviseur de la salle commune. Si tous les autres sont déjà au lit et que je ne mets pas le son trop fort.

J'ai aimé le DVD de Moby Dick. L'indien qui ne sait pas écrire et qui signe avec une croix, son visage, la chasse à la baleine, au harpon, et les figurants, attroupés sur le quai pour le départ, qui crient et qui pleurent. Mais je voulais te signaler qu'il y a un vieillard déguisé en mamie. Ça se voit parce qu'il a une barbe clairsemée et un visage de vieillard, mais déguisé en femme. Est-ce que tu sais pourquoi ? J'ai mis pause et j'ai bien regardé. Je suis sûr que c'est un homme. Il a un visage hideux, des poils sur le menton, des poils rêches et frisés, il a des dents de fumeur et une voix de crécelle quand il crie. Il est effrayant. Ce que je veux te dire, Octave, c'est qu'en vieillard il est sûrement respectable et tout ce qu'il y a de plus banal... Mais déguisé comme cela en mamie je t'assure qu'il est très dangereux. Tu verras, je te renvoie le DVD, il est un peu caché par les autres mais on ne voit que lui quand on sait. Moi je ne vois plus que lui et je n'arrive pas à voir les autres, je n'arrive pas à m'intéresser au reste du film. Parce que je ne fais que penser à ça. Ce que je n'arrive pas à comprendre Octave, c'est pourquoi ils ont déguisé un vieillard en mamie ? Et pourquoi notre mamie ?

Envoie-moi d'autres DVD s'il te plaît, mais avec des figurants rationnels, sinon je



## La résurrection du *Pequod*

n'arrive pas à m'intéresser au film. Ou alors envoie-moi des documentaires ou des films sans figurants. À cause du vieillard, j'ai dû repasser le même extrait plusieurs fois d'affilée et monter le son pour pouvoir entendre sa voix, ce qui n'est pas facile puisqu'elle est masquée par toutes celles des autres (et il y en a beaucoup amassés sur le quai) et le docteur Chassagne m'a fait éteindre le téléviseur et m'a reconduit à ma chambre. Regarde bien l'extrait, quand les femmes et les mères de marins agitent leurs mouchoirs devant le *Pequod* prêt à prendre le large et dis-moi dans ta prochaine lettre si tu vois le vieillard déguisé en mamie. Mais je suis sûr que tu le verras tout de suite, on le voit comme un nez au milieu de la figure.

Octave, je voulais te parler un peu plus, mais je n'arrive pas à parler d'autre chose que de ce vieillard déguisé en mamie. C'est trop tard pour que j'arrive à penser à autre chose aujourd'hui et je sais que ça t'énerve quand ça m'arrive. Je vais faire mon lit. Claudia vient à 10h pour faire les chambres et elle va me chicaner si elle voit que je n'ai pas fait mon lit. Elle me chicane pour absolument tout. Je lui dis à chaque fois que mamie ne s'occupait pas de mon lit, et qu'elle me laissait faire ma toilette avec le gant de toilette dans le lavabo mais elle me répond qu'ici les règles sont différentes et que je dois me mettre complètement nu dans la douche et me mouiller entièrement le corps. J'ai horreur de ça. Je dois me retenir à chaque fois.

Alors je t'écrirai plus tard dans la semaine, quand j'aurai reçu un nouveau paquet de toi, avec des DVD.

A.J.

\*

9 mars, Saint-Julien

Bonjour Octave,

J'ai bien reçu le paquet. Je n'ai pas eu le droit de garder le chocolat aux pralines dans ma chambre. Le livre est bien. J'avais deviné la fin à partir du troisième chapitre. À partir du troisième chapitre c'était clair que le médecin légiste commettait lui-même les crimes sur lesquels il enquêtait. À partir du troisième chapitre, j'ai arrêté d'avoir du plaisir à lire, mais j'ai trouvé ça tout de même bien. J'avais déjà lu quelques livres de K. Flanelle à la bibliothèque des Buclots.

Pourras-tu m'envoyer des DVD dans ton prochain paquet ?

Et le livre du mystère de la chambre jaune ? Je sais qu'il est à la bibliothèque des Buclots. Sur le rayon tout au fond entre la littérature anglo-saxonne et les revues spécialisées sur la santé et le sport. La troisième rangée, le code est CA-5678. S'il a déjà été emprunté, tu peux le réserver. De toute façon la limite de réservation est de quatre semaines, on ne peut pas garder un livre plus longtemps (à moins de renouveler le prêt, mais le mystère de la chambre jaune se lit en une semaine). Donc s'il n'est pas là, tu pourras le réserver. →

## La résurrection du *Pequod*

Ce matin j'ai vu le docteur Chassagne dans son bureau après le petit-déjeuner. Je lui ai parlé de la veilleuse mais il n'a pas voulu comprendre. Il m'a dit « ce sont les heures avant minuit qui comptent ». Je lui ai parlé de Claudia et de ses chicaneries mais il n'a pas voulu écouter.

Il m'a encore montré une photo de la femme. Je lui ai dit que ce n'était pas mon amoureuse, que je n'en ai jamais eu. Mais il ne veut pas me croire. Toi peut-être qu'il te croirait.

Je suis vraiment étonné que tu n'aies pas vu mamie devant le *Pequod*. Tu as dû mal regarder. Je suis désolé de reparler de ça, je sais que ça t'énerve, et que tu ne veux jamais parler de mamie mais cette fois je t'assure que c'est elle. Les deux nuits précédentes, j'ai fait d'horribles cauchemars. Je me suis réveillé le souffle coupé, je n'arrivais plus à respirer. J'ai même dû hurler car Claudia est entrée dans ma chambre et elle m'a dit que je devais arrêter de « brailler », que j'allais finir par réveiller tout le couloir.

Je ne sais plus quoi penser au sujet de mamie, Octave... Je ne comprends pas pourquoi elle entre dans ma chambre quand il fait noir. Et pourquoi elle semble me détester ? Pourquoi veut-elle que je gratte la plaie qu'elle a sur le bas-ventre ? Si j'avais une veilleuse je ne ferais peut-être pas de cauchemars. J'ai tellement peur de refaire ce cauchemar que je ne m'endors plus. Je ne dors presque pas.

Le docteur Chassagne ne veut rien me donner pour dormir, il ne veut pas m'aider tant que je ne lui parle pas de la femme sur la photo.

J'ai l'impression que le cauchemar vient d'en dessous de la statue du dindon en pierre, qu'il sort de la terre une fois qu'il fait noir... D'ailleurs j'entends le lierre la nuit, alors qu'il n'y a pas de vent, c'est que quelqu'un ou quelque chose doit marcher dessus.

Je laisse ma fenêtre ouverte toute la journée, pour être sûr que mamie puisse retourner dans le parc, pour ne pas qu'elle reste dans ma chambre. Mais Claudia la referme. Elle dit que les mouches rentrent. C'est faux. Je n'ai jamais vu de mouches. Elle ment exprès pour me rendre la vie insupportable. Je lui ai demandé de laver mes draps encore une fois mais elle ne veut pas. Elle dit que je ne bénéficierai pas d'un traitement spécial. Elle ne croit pas que ça me gratte toute la nuit, qu'il y a quelque chose dans mes draps.

Je vais aller me reposer sur le canapé de la salle commune. Ceux de la chambre 3 et 12 doivent jouer aux dominos. Ils ne me dérangent pas. Ce soir il y a des lasagnes et de la macédoine. Après manger, je vais secouer mes draps sur le balcon sans faire de bruit pour ne pas alerter Claudia et j'essayerai de me reposer encore un peu avant qu'il fasse noir.

Au revoir Octave.

A.J. →

# La résurrection du *Pequod*

\*

12 mars, Saint-Julien

Cher Octave,

Mes draps me grattent de plus en plus. Je n'arrive pas à fermer l'œil. J'en ai parlé au docteur Chassagne. Ce matin après le petit-déjeuner il m'a fait venir à son bureau. Je lui ai montré les piqûres rouges sur mon corps et les plaques derrière mes genoux mais il dit qu'il ne voit rien. Il me montre la photo de la femme, il n'y a que cela qui l'intéresse. Mais ce n'est pas mon amoureuse.

Est-ce que tu pourras m'envoyer des DVD dans ton prochain colis ?

J'ai mangé les chips au vinaigre et j'ai jeté les pâtes de fruits. Elles étaient mélangées. Sur le paquet c'était écrit qu'il y en avait au coing, à la pomme et à la fraise mais elles étaient mélangées, je ne pouvais pas savoir lesquelles étaient à quoi. Est-ce que tu as réservé le mystère de la chambre jaune ?

Quand il fait beau, j'arrive à m'endormir un peu sur le banc à côté du dindon. Même assis. Mais en ce moment, il ne fait pas beau. Je me sens épuisé. J'aimerais pouvoir dormir mais je ne vois vraiment rien.

Le docteur Chassagne ne veut rien faire pour m'aider. Il répète « donnant/donnant ». Si mamie était encore vivante, ou qu'elle pouvait sortir de ma chambre, elle ferait sûrement quelque chose. Je sais qu'elle ne t'aimait pas, mais même si elle ne l'aurait pas fait pour toi, elle l'aurait fait pour moi, ce qui revient au même.

Toi tu pourrais lui dire, au docteur Chassagne, que ce n'est pas mon amoureuse. Toi il te croirait. Quand je lui ai dit que tu savais où elle était, il a répondu que ce n'est pas ce qu'il m'avait demandé et qu'il s'adressait à moi. C'est pour ça que j'ai pensé que tu pourrais me le dire, toi, où elle est. Ensuite je dirai au docteur Chassagne que je sais où elle est et il m'aiderait à dormir. Tu sais bien que je n'étais pas là mais j'ai vu la boue sur les roues de la Honda, et j'ai vu que tu n'avais pas remis la pelle dans l'abri de jardin.

Ce soir il y a de la brandade de morue et de la compote de pomme au dessert.

Après manger, puisque je n'ai pas de DVD, je vais me mettre au balcon et attendre que les lumières s'éteignent. Claudia frappe à ma porte à 21h30 pour que je lui rende le verre et la carafe et que je me mette au lit.

Tu n'as pas besoin d'écrire le numéro de ma chambre sur le paquet, Claudia répartit les paquets dans la salle commune en nous appelant un par un.

Bonsoir Octave,

A.J. →

# La résurrection du *Pequod*

\*

*15 mars, Saint-Julien*

Cher Octave,

Pendant la journée je me suis endormi sur le banc dans le parc. J'ai dû dormir un bon moment. Quand je me suis réveillé, il faisait presque frais. C'est le docteur Chassagne qui est venu me chercher et il a tenu à ce que je vienne dans son bureau sans attendre, alors que ce n'était pas prévu. J'avais du mal à marcher et à ouvrir les yeux. Je voulais m'endormir à nouveau sur son fauteuil mais il me réveillait en faisant tinter son stylo à plume contre le pied de sa lampe de bureau. Cette fois il n'avait pas la photo. Il m'a parlé de toi. Ou alors j'ai rêvé, je ne sais plus vraiment ce que je lui ai dit. J'étais encore à moitié inconscient. À dire vrai je ne sais plus... Il me semble qu'il s'est intéressé à la Honda, je crois même qu'il m'a demandé de la dessiner et de m'imaginer à côté de toi. J'ai dû lui répondre que c'était impossible, puisque je m'assoie toujours à l'arrière pour pouvoir ouvrir la fenêtre sans que ça t'énerve. À la fin il m'a raccompagné jusqu'à ma chambre et je lui ai dit pour les draps et il m'a dit qu'il allait les laver à 95 degrés.

Tu n'as toujours pas revu mamie ?

Oui je sais que je l'ai déjà lu plus de vingt fois, mais j'aimerais quand même l'avoir ici s'il te plaît.

A.J.

\*

*19 mars, Saint-Julien*

Bonjour Octave,

Merci pour le paquet. Au début, Claudia a voulu jeter la veilleuse mais le docteur Chassagne l'en a empêchée et il m'a dit qu'il s'était « engagé », qu'il m'aiderait à dormir. Cette nuit grâce à toi Octave j'ai dormi presque jusqu'au matin. Je me sens reposé.

Le docteur Chassagne a dit que je ne pourrai pas vivre seul, mais qu'il allait parler avec toi. Le problème c'est qu'ils n'ont ni ton adresse ni ton numéro. Peut-être que je vais vivre avec toi. Est-ce que tu viendras me chercher avec la Honda ? Le docteur Chassagne pense que c'est mieux si tu viens avec la Honda comme ça on pourra mettre mes affaires dans le coffre. Il dit jeudi prochain. Si tu es d'accord, viens donc me chercher jeudi prochain, je pourrai repartir avec toi.

Est-ce que tu as déplacé quelque chose dans ma chambre ? Et dans la chambre de mamie ? Elle m'a demandé cette nuit. Et aussi si tu avais débouché le bidet ? Elle m'a demandé si tu avais remis tous les anneaux du rideau sur la tringle.

À bientôt,

A.J. →

# La résurrection du *Pequod*

\*

21 mars, Saint-Julien

Cher Octave,

Merci. Je suis soulagé d'apprendre cette nouvelle ! Je suis bien content de revenir à la maison. Je t'attendrai jeudi dans la cour, avec mes valises déjà prêtes, tu n'auras pas à attendre je te le promets. Merci Octave, tu sais je suis bien content de m'en aller de là... Tu n'auras pas à t'énerver, le docteur Chassagne et même Claudia vont tout faire pour que ça se passe bien, ils l'ont dit. Et ils ont dit plusieurs fois que tout allait se passer à merveille. On dirait qu'il a enfin compris que ce n'est pas mon amoureuse. Il ne parle plus d'elle. Hier il m'a montré les photos sans rien demander et je lui ai dit que la femme était venue une fois à la maison pour acheter les rideaux de mamie. Il aura fini par me croire, ce n'est pas trop tôt.

Maintenant que je suis tout à fait reposé, j'y vois plus clair Octave. Mamie est redevenue normale avec moi. Elle a changé tu sais, et je ne suis pas sûr qu'elle te déteste encore. Elle me laisse dormir. D'ailleurs c'est peut-être parce que je suis enfin reposé mais je viens de penser à une chose qui me tracasse et que je n'arrive pas à m'expliquer. Maintenant je suis sûr que le docteur Chassagne m'a parlé de la boue sur les roues de la Honda, et ce matin encore, il se demandait (comme moi) pourquoi tu n'avais pas remis la pelle dans l'abri de jardin. Pourtant Octave, je ne lui ai jamais parlé de la boue sur les roues, et encore moins de la pelle. Je n'ai jamais parlé de ça à personne, à part une fois, dans une lettre que je t'ai envoyée.

Est-ce que tu sais pourquoi il est au courant pour la boue et la pelle ?

Mais je suis bête, je viens de réaliser qu'on est déjà mercredi ! Tu ne recevras sûrement pas ma lettre avant de venir me chercher demain, elle arrivera une fois que je serai déjà réinstallé à la maison ! C'est amusant, je vais recevoir ma propre lettre, probablement vendredi.

J'ai hâte d'entendre le moteur de la Honda demain matin.

A demain Octave !

A.J

**Patxi Brodkey** est né à Ixarra en 1989.

Pendant ses années d'internat, il découvre les romans de Mircea Eliade et les nouvelles de Julio Cortazar. Ces incursions dans des mondes mystérieux et foisonnants lui donnent envie de se tourner vers des études littéraires.

Il en sera pourtant autrement. **Patxi** est technicien de maintenance sur les voies ferrées.

Ce que nous aimerions lire  
dans les prochains numéros...

# EXERCICES

## Petite liste de souhaits

Si ce premier numéro a permis, à notre grand bonheur, de valoriser une belle variété de textes, nous n'avons pas encore mis en place toutes les rubriques que nous avons en tête. Et pour cause : nos têtes sont farcies d'idées assez précises qu'il était complexe de satisfaire à l'aveuglette, sans numéro préalable auquel se référer :

La rubrique *Une lettre* n'est pas une fantaisie sans lendemain : nous aimerions la proposer à chaque sortie comme un thème imposé. Imposé à qui ? À qui le veut ! La consigne ne va pas beaucoup plus loin que ceci : expérimenter autour de la correspondance.

Le pendant de la lettre, dans l'écriture de soi, c'est évidemment le journal. Sur le même modèle, nous souhaiterions proposer une rubrique à chaque numéro et mettre en valeur les idées neuves autour de ce format. Dépoussiérez !

Nous nous interrogeons par ailleurs sur les essais : peut-on publier l'extrait d'un essai sans générer de frustration, sans perdre un peu du propos global ? Peut-on trouver suffisamment d'essayistes intéressés ET écrivant sur les thèmes chers à notre revue (littératures alternatives, décentralisation de l'édition, écrivains de l'extramuros) ? Comment classer un essai qui, se prenant au jeu de l'expérimentation, tiendrait également de la fiction ? Vous l'aurez compris, ce paragraphe n'est pas innocent et fait figure aussi bien d'appel que de réflexion. Vos retours conditionneront notre politique – politique, dit-il, et revoilà la pompe ! – sur les essais.

Puisqu'il est question de votre avis : n'hésitez pas à nous adresser commentaires et suggestions à l'issue de cette lecture ; la revue est encore jeune, donc élastique ! Le premier hors-série – que nous souhaitons proposer en 2024, à condition donc que son financement soit possible – devrait permettre quelques folies ; nous avons quelques idées, qui peuvent cohabiter avec les vôtres.

La fin de ces doléances permet à votre narrateur de basculer sur les remerciements : aux nombreux auteurs qui se sont glissés dans nos mails avec un engouement qui nous a agréablement surpris. À la fine équipe – exclusivement extramurienne, cela va de soi – qui a participé à la création de ce premier numéro, et dont la composition figure en début de revue. Et aux lecteurs que vous êtes présentement, fiers pionniers d'une aventure que l'on souhaite longue et dodue de surprises !



Fabrice parut dans la chaire ; il était si maigre, si pâle, tellement consumé, que les yeux de Clélia se remplirent de larmes à l'instant. Fabrice dit quelques paroles, puis s'arrêta, comme si la voix lui manquait tout à coup ; il essaya vainement de commencer quelques phrases ; il se retourna, et prit un papier écrit. — Mes frères, dit-il, une âme malheureuse et bien digne de toute votre pitié, vous engage, par ma voix, à prier pour la fin de ses tourments, qui ne cesseront qu'avec sa vie. Fabrice lut la suite de son papier fort lentement ; mais l'expression de sa voix était telle, qu'avant le milieu de la prière tout le monde pleurait, même le Gonzo. — Au moins on ne me remarquera pas, se disait la marquise en fondant en larmes. Tout en lisant le papier écrit, Fabrice trouva deux ou trois idées sur l'état de l'homme malheureux pour lequel il venait solliciter les prières des fidèles. Bientôt les pensées lui arrivèrent en foule. En ayant l'air de s'adresser au public, il ne parlait qu'à la marquise. Il termina son discours un peu plus tôt que de coutume, parce que, quoi qu'il pût faire, les larmes le gagnaient à un tel point qu'il ne pouvait plus prononcer d'une manière intelligible. Les bons juges trouvèrent ce sermon singulier, mais égal au moins, pour le pathétique, au fameux sermon prêché aux lumières. Quant à Clélia, à peine eut-elle entendu les dix premières lignes de la prière lue par Fabrice, qu'elle regarda comme un crime atroce d'avoir pu passer quatorze mois sans le voir. En rentrant chez elle, elle se mit au lit pour pouvoir penser à Fabrice en toute liberté ; et le lendemain, d'assez bonne heure, Fabrice reçut un billet ainsi conçu : « On compte sur votre honneur ; cherchez quatre braves de la discrétion desquels vous soyez sûr, et demain, au moment où minuit sonnera à la Steccata, trouvez-vous près d'une petite porte qui porte le numéro 19, dans la rue Saint-Paul. Songez que vous pouvez être attaqué, ne venez pas seul. » En reconnaissant ces caractères divins, Fabrice tomba à genoux et fondit en larmes : Enfin, s'écria-t-il, après quatorze mois et huit jours ! Adieu les prédications. Il serait bien long de décrire tous les genres de folies auxquels furent en proie, ce jour-là, les cœurs de Fabrice et de Clélia. La petite porte indiquée dans le billet n'était autre que celle de l'orangerie du palais Crescenzi, et, dix fois dans la journée, Fabrice trouva le moyen de la voir. Il prit des armes, et seul, un peu avant minuit, d'un pas rapide, il passait près de cette porte, lorsqu'à son inexprimable joie, il entendit une voix bien connue, dire d'un ton très-bas : — Entre ici, ami de mon cœur. Fabrice entra avec précaution et se trouva à la vérité dans l'orangerie, mais vis-à-vis une fenêtre fortement grillée et élevée, au-dessus du sol, de trois ou quatre pieds. L'obscurité était profonde, Fabrice avait entendu quelque bruit dans cette fenêtre, et il en reconnaissait la grille avec la main, lorsqu'il sentit une main, passée à travers les barreaux, prendre la sienne et la porter à des lèvres qui lui donnèrent un baiser. — C'est moi, lui dit une voix chérie, qui suis venue ici pour te dire que je t'aime, et pour te demander si tu veux m'obéir. On peut juger de la réponse, de la joie, de l'étonnement de Fabrice ; après les premiers transports, Clélia lui dit : — J'ai fait vœu à la Madone, comme tu sais, de ne jamais te voir ; c'est pourquoi je te reçois dans cette obscurité profonde. Je veux bien que tu saches que, si jamais tu me forçais à te regarder en plein jour, tout serait fini entre nous. Mais d'abord, je ne veux pas que tu prêches devant Anetta Marini, et ne va pas croire que c'est moi qui ai eu la sottise de faire porter un fauteuil dans la maison de Dieu. — Mon cher ange, je ne prêcherai plus devant qui que ce soit ; je n'ai prêché que dans l'espoir qu'un jour je te verrais. — Ne parle pas ainsi, songe qu'il ne m'est pas permis, à moi, de te voir. Ici, nous demandons la permission de passer, sans en dire un seul mot, sur un espace de trois années. À l'époque où reprend notre récit, il y avait déjà longtemps que le comte Mosca était de retour à Parme, comme premier ministre, plus